

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

## *Esquisses d'Alain*

### 2.

# LA CONSCIENCE MORALE

**Cours dispensé au Collège Sévigné en 1930-1931**

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,  
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi  
Courriel: [mgsaquet@videotron.ca](mailto:mgsaquet@videotron.ca)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"  
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole,  
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :  
Courriel: [mgsaquet@videotron.ca](mailto:mgsaquet@videotron.ca)

à partir de :

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

## Esquisses d'Alain 2. La conscience morale (1930-1931)

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alain, Esquisses d'Alain.  
2. La conscience morale. Cours dispensé au Collège Sévigny, 1930-1931. Paris :  
Les Presses universitaires de France, 1964, 1<sup>re</sup> édition, 102 pages.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001  
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 15 septembre 2003 à Chicoutimi, Québec.



# Table des matières

Esquisse d'Alain. 2. [La conscience morale](#)

[Avant-propos](#)

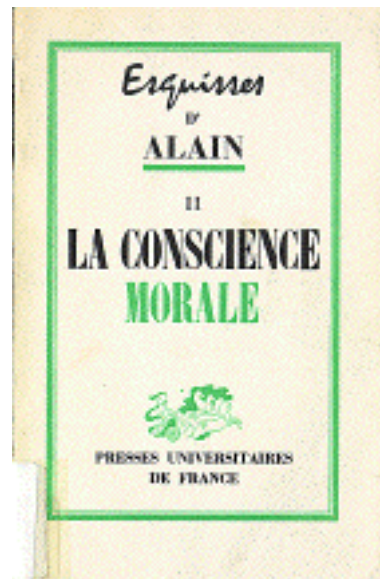
<a href="#">Première leçon :</a>	La forme humaine
<a href="#">Deuxième leçon :</a>	Onze Novembre
<a href="#">Troisième leçon :</a>	Pour les lionceaux
<a href="#">Quatrième leçon :</a>	L'idée héroïque
<a href="#">Cinquième leçon :</a>	La dialectique de l'honneur
<a href="#">Sixième leçon :</a>	Le Tombeau
<a href="#">Septième leçon :</a>	Le filet de Vénus
<a href="#">Huitième leçon :</a>	L'amour
<a href="#">Neuvième leçon :</a>	La dialectique intime de l'ambition.
<a href="#">Dixième leçon :</a>	Les comptes de l'avare
<a href="#">Onzième leçon :</a>	Pourquoi le faire ?
<a href="#">Douzième leçon :</a>	La vertu intellectuelle
<a href="#">Treizième leçon :</a>	L'obstination héroïque
<a href="#">Quatorzième leçon :</a>	L'abdication
<a href="#">Quinzième leçon :</a>	Platon, le janséniste sans Dieu
<a href="#">Seizième leçon :</a>	La religion secrète

Alain (Émile Chartier)  
(1868-1951)

*Esquisse d'Alain*  
**2. La conscience morale.**

Cours dispensé au Collège Sévigny, 1930-1931.

Paris : Les Presses universitaires de France, 1964,  
1<sup>re</sup> édition, 102 pp.



[Retour à la table des matières](#)

Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

# *Avant-propos*

---

**Collège Sévigny, mardi 6 mai 1930.**

[Retour à la table des matières](#)

Il s'agit de mettre en forme la morale universelle. Et le résultat semble d'abord négatif, vide : l'impératif catégorique, ou le devoir, est un commandement qui *refuse* le secours de l'habileté et de la prudence, qui *vaut par soi*. Mais hors de l'habileté et de la prudence (la règle du Bien, et, au fond, de l'Utile), il n'y a plus de règle. Morale purement formelle, inhumaine. Mais la commune conscience nous tient pourtant. Nul n'est honnête s'il n'est honnête pour l'honnête, *pour le principe* comme on dit si bien. Nul n'est sobre etc., tempérant... courageux... raisonnable même... Et nous distinguons très bien l'action utile et même nécessaire mais qui pourtant *dans la forme* est mauvaise (l'espion, l'escroc, le piège du juge, l'étude expérimentale des sentiments, l'action de Hawkins dans *l'Île au Trésor*), manière d'agir en soi mauvaise quand elle serait la plus utile du monde. Là se trouve le sens d'une proposition souvent alléguée : la fin ne justifie pas les moyens. Contre quoi s'élève une rumeur de police et de société. Mais si le Bien général, l'utilité, le salut public (*Suprema lex*) permettent et même ordonnent de mentir, d'espionner, de tuer des innocents (l'exemple), de faire un faux serment (le gué), de calomnier (on massacre les blessés), on aperçoit ici le conflit réel entre le Bien (objectif) et

le devoir (subjectif mais universel). Jean Valjean n'a pas même le droit de considérer le bien qu'il fait en ne se livrant pas. Nous sommes donc tout près d'une grande idée ; mais elle échappe. Nous trouvons le vide. Refus d'habileté et de prudence. Mais enfin pourquoi ? etc. Ici se montrent deux idées en une. D'un côté comme Descartes disait, il n'y a que le libre arbitre pour quoi nous puissions être loués ou blâmés. Toute action autant qu'elle est déterminée par les circonstances (peur, intérêt, désir et même sentiment) est un produit de la nature, sans valeur propre, valeur d'occasion seulement. Ce qui vaut c'est une action libre, entendez qui a pour fin la liberté même Exemple : courage, tempérance, justice, sagesse sont des variétés de la Force d'Âme, laquelle vaut par elle-même. Ainsi le seul devoir est d'être libre. La première faute, et la faute des fautes, est de nier que l'on soit libre (qu'y puis-je ?). Une faute est ainsi changée en un vice, la damnation par refus du salut. Ce qu'exprime la célèbre équation morale de Kant : tu dois donc tu peux. Dire qu'il y a obligation morale (c'est-à-dire tout n'est pas indifférent, changeant, d'occasion dans la vertu) c'est la même chose que de dire que l'homme est libre. Mais comme cette expression *est* n'a pas ici de sens, il faut dire que l'homme a le devoir d'être libre (nul n'est méchant volontairement). Considérez ici les Stoïciens, l'adjectif *stoïque*. Libre - Esclave. Cela répond bien clairement à la morale universelle. Nommons *personne* selon le langage commun un caractère ainsi réfugié dans son asile inviolable.

ALAIN.

Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

# *Première leçon*

## LA FORME HUMAINE

4 novembre 1930

[Retour à la table des matières](#)

L'homme est partout le même. En lisant, je suis russe, je suis terroriste, je suis Duhamel, je suis Tzar, je suis chef de police. En lisant Homère, si loin de moi, le sacrifice des bœufs, la corne dorée, le geste retenu, l'appétit suspendu, Diomède et Glaucos, la Trêve, l'hospitalité, cela parle fort à moi, à nous <sup>1</sup>.

Toutes les fois que l'on m'annonce un homme étrange, je le reconnais, mon semblable <sup>2</sup>.

Ayant ainsi élargi l'horizon, je veux juger d'abord mon frère l'Homme, toujours homme, posé comme éternel. Inventa le feu, le moulin, la roue, la barque, la voile ; plus fort : le chat, le chien, le bœuf. À côté de la différence entre bête et homme, quelle faible différence entre les hommes ! Et. comparé à la bête, qu'est l'homme ? Un artiste, un être qui songe devant un tombeau et qui jette encore une pierre. Un être qui pense, qui pèse. Ulysse parle à son propre cœur, à son grand cœur. Mais quoi encore ? Un être qui délibère, qui se gouverne, qui veut, ne veut pas, qui s'offense, qui se venge, qui pardonne, qui

---

<sup>1</sup> Ces autres vers d'Homère. On dit que les dieux déguisés...

<sup>2</sup> L'homme à la ceinture, pendant l'accouchement. Et l'homme affamé devant l'opossum femelle. Cela est puéril ; mais ne pas se jeter comme font les bêtes, cela n'est pas puéril.

déchaîne plus de maux par son serment que toutes les tempêtes et les volcans. Qui n'a pas peur ou plutôt qui refuse d'avoir peur. Qui ne mange pas comme une bête. Qui a de l'honneur, qui fait la guerre.

Pourquoi ce préambule ? Pour prendre un bon élan et laisser derrière moi cette idée faible que la conscience morale change selon les temps, les climats, les polices, les conventions. On invoque Montaigne. Mais qui mieux que lui a honoré le courage, la tempérance, la patience, la sagesse ? (O mécanique civilisation ! Lui-même a reconnu l'homme dans les peuples du Nouveau Monde.)

Au reste contre les coutumes étranges et horribles, nous avons à montrer notre guerre et nos projets de guerre. Cela c'est l'homme soumis à la nécessité et pis à la fatalité. Impitoyable aujourd'hui comme chez les cannibales. Mais c'est l'extérieur ; c'est l'esclavage, c'est l'immoralité. Il n'y a point de peuple où l'on ne veuille honorer ce qui en l'homme refuse d'être animal : le courage, la tempérance, la politesse, la générosité, la probité, la sagesse. Le type de l'homme est le même partout : tranquille, non agité, non ridé comme la mer. C'est assez dire que je prendrai la conscience morale comme universelle.

Universelle et Intime. Impénétrable. Et cette idée plus cachée va porter l'autre.

Ici Spinoza à qui je prendrai beaucoup avec précaution. Le juge frappe. La même action peut résulter de passion comme de sagesse. Qui le saura ? Ici les immortelles analyses de Kant. Ici Vauvenargues. Pendant que la peur et la paresse fomentent la guerre, la vertu combat.

Ici il faut parcourir les exemples, reconquérir l'idée, contre les prétentions de la police, qui définit le bien ou le mal par ce qu'elle récompense, permet ou interdit. Il est doux de légiférer pour le voisin. Mais cela est hors de la Morale. Un homme fuit, c'est trop dire, il court. Poltron ? Qui le saura ? Un homme s'abrite. Un autre tient ferme : il est sourd. Est-ce vertu ? Qui le saura ? Est-ce vice ? Qui le saura ? Un homme intrépide ; est-il ivre ou fou <sup>1</sup> ?

Qui saura ? Qui jugera le voisin ? Nul ne le peut. Les mélanges, fluctuations, mouvements de surmonter, de s'abandonner, qui les connaît hors celui qui en a conscience ? Conscience est cela ; c'est cette connaissance de soi qui a pour objet le drame intime. Un voleur ? Garder une bourse <sup>2</sup>. Que sait-on ? Et la sagesse. Qui sait s'il a jugé ? Qui sait s'il comprend ou s'il répète ? Sinon l'homme seul devant lui-même. Et qui sait si la flatterie, le désir de gagner ne sont pas pour beaucoup dans une opinion, même de science. Chacun décidera qu'il ne peut juger que soi. Ainsi je ne puis juger que moi ; seulement d'après moi, étudier cette police intérieure. Donc là-dessus penser tout seul. Tout seul universellement. Juge bon ou mauvais, hésitant, errant, cela se peut ; mais seul juge.

*Le 4 novembre 1930.*

<sup>1</sup> Le tempérant. La peur. Argan.

<sup>2</sup> Le Caissier. Trente ans d'application à *voler et de prudence*.



Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

# *Première leçon*

---

## ONZE NOVEMBRE

**11 novembre 1930**

[Retour à la table des matières](#)

Armistice 1 Il serait agréable de juger et de condamner ceux qui ne voient pas les causes et d'abord en eux, ceux qui, enseignant que l'honneur vaut plus que la vie, sacrifient à leur propre honneur la vie des autres, ceux qui insultent et menacent sans risque, ceux qui se livrent avec enthousiasme à une haine et un délire sacré, les hypocrites, les fanatiques, les lâches. Mais nous voilà hors de la morale. Ces monstres qui me font horreur, je les invente, je les suppose. J'oublie ce que je disais l'autre jour et ce que je veux encore dire aujourd'hui, c'est que les actions sont des signes ambigus et qui le seront toujours. La Morale n'est jamais pour le voisin. J'aperçois ici une faute que je n'ai pas toujours évitée ; par guerre en moi, haine, colère, menace aux tyrans, je fais toute la guerre possible. Au rebours, par paix en moi, je fais toute la paix possible. Mais marchons à petits pas. C'est très important. Nous faisons ici du travail d'école, nous faisons une révision et un nettoyage des notions. Si c'est utile ou non, important ou non, cela est effacé par le travail même.

Nous sommes donc encore à montrer que la conscience morale est intime par sa nature, et fermée aux jugements extérieurs. (Sépulcres blanchis). Qui désire en son cœur... déjà adultère. Et il est clair que si le hasard ou l'occasion

sauvent la vertu, ce n'est pas vertu. Comme un homme qui attend son ennemi pour le tuer et qui le manque par une cause ou une autre, ce n'est pas vertu <sup>1</sup>. Désirer voler et ne pas oser, double faute, ce n'est pas vertu. Un homme a reçu un dépôt, ignoré croit-il ; il médite de le garder ; mais surgit un témoin. Il rend. Ce n'est pas vertu. Un caissier cherche trente ans l'occasion. Médaille des vieux serviteurs. Remonencq veut empoisonner Cibot ; il ignore que l'oxyde de cuivre n'est qu'un léger purgatif. Le crime y est <sup>2</sup>. Nous avons parcouru courage, tempérance, justice. Il reste la sagesse qui n'est pas petite vertu ni facile. J'aime le vrai ; est-ce pour gagner de l'argent, pour avancer plus vite que les camarades, pour la gloire ? ou pour mon propre honneur d'homme ? je le sais, moi ; je le sais si je veux ; je goûte le mélange ; mais un autre pourra-t-il deviner ? Même il y a des hommes qui se disent pires qu'ils ne sont. Faut-il les croire ? (Dois-je croire la bonne sœur ... ) Qui sait si un homme comprend ou répète ? Et si je change d'opinion (32 000 Fr. par mois) je puis bien soutenir que je change de bonne foi et par raisons que je crois bonnes. L'amour propre est un admirable instrument pour nous crever les yeux agréablement. Je le sais, moi ; je le sais si je veux. Il est vrai, c'est difficile, même en soi. Peut-être pas si difficile. Mais pour les autres impossible. Car il se peut que l'opinion mal payée m'apparaisse fausse, que l'opinion bien payée m'apparaisse vraie, de bonne foi. En disant que je me suis vendu, on jugera témérairement. De moi sur moi pour juger je vois un chemin, redoublement de scrupule, d'attention ; crainte de l'illusion intime ; mais cet examen de conscience nul ne peut le faire pour moi. Le directeur de conscience devant l'aveu ne peut même pas. Sous toutes réserves, prenez garde, si... Combien de fois ai-je dit - « Si c'est paresse ou lâcheté, ou si c'est réelle fatigue, c'est vous qui le savez. Prenez seulement garde d'être déshonoré intellectuellement à vos propres yeux ». - « Si vous me mentez ou non, c'est vous qui le savez. Et prenez garde ! Vous n'avez que vous ». Vous demandez pardon ou excuse, mais il n'y a pas de question, que de vous à vous. Vous changez de carrière (Dickens), c'est peut-être courage (se juger froidement) peut-être lâcheté (reculer devant la première difficulté réelle). Et vous me demandez conseil ? Mais c'est vous qui savez. Comme disait Socrate : Connais-toi.

Nous voilà en familiarité avec l'idée. Elle est connue chacun témoigne pour elle ; mais chacun aussitôt l'oublie selon l'opinion. Ainsi souvent je me connais, d'après l'opinion. On me rappelle qu'une fois j'ai montré du courage ; je sais que je mourais de peur ; je l'oublie. Est-ce que je l'oublie ? Ici Rousseau : je l'oublie si je le veux ; je l'oublie si je vis selon les autres. A l'examen revient la connaissance très précise de la faillite intérieure. Guynemer n'était pas bien sûr de ne pas confondre courage et emportement. Il se laisse mitrailler. Belle histoire. Car tout y est ; le devoir militaire, l'intérêt public, la fraternité d'armes, tout est oublié devant le souci de se peser soi-même sans fraude, comme un peseur d'or. Ne pas se tromper soi-même. On voit ici que la sagesse est dans toutes les vertus et comment les vices éteignent d'abord la lampe. Mais n'allons pas trop vite.

<sup>1</sup> À la mode des vieux casuistes je voudrais inventer. Abcès, guérison...

<sup>2</sup> *L'auberge rouge*, drame étrange, obscur, beau, lumineux pour nous. (Récit). Quelqu'un a arrêté ma main... Trop près du crime. Il se laisse fusiller.

Chacun décidera qu'il ne peut juger que soi. Je ne puis juger que moi ; seulement d'après moi étudier cette police intérieure, savoir quels ennemis j'ai en moi, quels pièges. (Pressensé).

Tout seul, universellement. Tel est le travail critique (Kant) mal connu. En n'importe quelle question nous sommes ainsi faits que les nécessités véritables (géométrie, mécanique) ne se montrent qu'à moi dans la solitude de l'examen intime. Ici les suffrages ne comptent pas. Le calcul infinitésimal était universellement vrai quand tous l'ignoraient sauf Newton et Leibniz. Il l'est, quand la plupart l'ignorent. Mettons que je sois seul au monde à soutenir que le temps n'a point de vitesse, que cette manière de dire n'a pas de sens ; ou que le célèbre inconscient n'est qu'une vieille erreur mythologique sous une forme nouvelle. Je soutiens cela comme universel, éveillant en mes semblables une recherche de même ordre, attendant une réponse. J'attends. C'est cela penser. Kant décrit l'esprit humain, disons l'esprit tout court. Il convie les hommes à faire l'examen critique (forme et matière) chacun pour son compte ; il ne peut les en dispenser ; il ne peut le faire pour eux. Il *ne veut pas persuader*. Là est le secret d'instruire.

Tout à fait de même pour la conscience morale ; je ne puis décrire celle du voisin. Et Kant aussi a fait le travail. Se laissant emporter à dire (Spinoza 1) qu'il y a des actions bonnes et d'autres mauvaises, par exemple le mensonge ! Mais il y a des mensonges héroïques (Sœur Simplice). À quoi sert de ruser ? Kant lui-même a montré l'idée : il ne faut pas avoir peur de la liberté d'autrui (autonomie). Chercher l'accord par persuasion, c'est manquer l'accord véritable ; c'est glisser dans la police. On y glisse ; c'est une des grandes fautes contre le prochain. Donc la conscience morale que je ne connais qu'en moi, je la connais universelle en moi, comme je connais la mathématique. Je décris le moi, mon moi, en termes universels. Hegel : le moi est universel concret, ou particulier. Le général (au vote) c'est un gibier de police. Maintenant comment faire ? Absolument comme Socrate et le petit esclave (*Ménon*). Socrate n'invoquait pas l'autorité, la coutume, les suffrages. Il n'y a que moi et toi. Ou plutôt il n'y a que toi ; tu ne dois croire que toi-même. Et devant l'erreur commune d'imagination (côté double, carré double ; côté double, cube ?), Socrate patient savait bien dire : Non ! ce n'est pas ta pensée, tu ne le sais pas et moi je le sais. Et l'on voit ici la vraie raison de reconnaître l'homme universel en tout homme. Je pose qu'il est homme ; et c'est ainsi que je lis ses actions et ses discours.

Kant a esquissé un catéchisme moral. Interroger sur le courage, sur la probité, sur la tempérance, etc. tel est le travail critique. Et quel est le principe caché de cette recherche ? C'est que je suppose premièrement en toute forme humaine mon semblable, un esprit. Je veux penser tout homme universellement. Et voilà en quel sens cette idée soutient l'autre (conscience morale universelle). C'est parce qu'elle est intime qu'elle ne peut s'arrêter à la diversité des coutumes. Ou bien je ne parle pas de l'homme mais de telles bandes d'animaux bipèdes, ou bien c'est en moi que je cherche l'homme. Ainsi quand j'écarte les règles de police, quand je refuse de voir la diversité des règles de police, quand je cherche l'homme, c'est la même chose que si je décide que la règle de police, la contrainte, ne peut prétendre à remplacer mon gouvernement intérieur. Je dois juger par moi-même ; et alors tout est dit. La morale est une solitude ; et par cela même elle commence la vraie société (les fins). C'est

ainsi par de solitaires raisons que l'on cherche la société vraie et libre. C'est ainsi qu'on écarte ces règles de police. Imitation, coutume, peur, abrutissement profond, délire, fureur, rien de tout cela ne peut faire la moindre vertu. Nous voilà donc à l'intention, au régime intérieur, au drame incommunicable, mais y cherchant la forme universelle. Quand un homme dit qu'il a pour lui sa conscience (ou contre lui), on comprend très bien.

On voit que retrouvant une idée universelle, je ne prend nullement la Conscience Morale comme principe d'obéissance, mais au contraire de résistance (résistance qui fera l'accord vrai), non comme principe d'esclavage, mais au contraire de liberté, mais toujours revenant sur soi. Ne nous emportons pas. Pilate lui-même, que sais-je de lui ?

*Le 11 novembre 1930.*

Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

# *Troisième leçon*

---

## POUR LES LIONCEAUX

18 novembre 1930

[Retour à la table des matières](#)

Je vais étudier d'un peu plus près ce régime intérieur, ce gouvernement secret, ces séditions (Platon), ce qui nourrit notre continuel monologue (« Rentre en toi-même Octave... »). Socrate demandait comment on peut être maître de soi, ce qui suppose que l'on peut être esclave de soi, vaincu par soi. C'est Platon qui répond. Mais avant de suivre Platon (*République*) il faut se mettre devant les yeux le redoutable animal qui a la charge de penser. Redoutable aux autres, mais je n'examinerai pas cela ; redoutable à lui-même <sup>1</sup>. Platon écrit pour les lionceaux, Glaucon, Adimante ; en ces natures royales il n'est jamais question d'obéir à des contraintes extérieures. La fable de Gygès a tout son sens pour eux ; car ils ont l'anneau ; ils peuvent. Voudront-ils ? Prouve-nous, disent-ils à Socrate, que la justice est le bien et la santé de l'âme, et la puissance et la liberté, que l'injustice est maladie et esclavage. Nous voyons bien que tu le sais ; car ce n'est pas la peur du tyran (même bon) qui te détermine. (C'était l'homme qui devait buvant la ciguë

---

<sup>1</sup> M. de St-Louis, la cravache. L'emploi du temps. À rapprocher des MM. de Port-Royal, et d'autres... On les voit adoucis, cherchant une règle extérieure, mais n'obéissant qu'à eux-mêmes.

demander : est-il permis d'en faire libation aux dieux ?) Nous voilà donc en société d'hommes, et non point de moutons. Les choses éternelles y sont dites ; mais cela reste caché. Lit-on ? Nous ne parlons que de devoirs envers les autres, comme si nous n'avions pas tous l'anneau de Gygès. A quoi cela m'avance-t-il d'être loué ou pardonné ? Si je suis loué comme généreux dans le moment où je sens que l'avarice me mord, je fais une étrange grimace. L'homme n'a pas changé, il est toujours l'homme de Platon. Qu'est-ce ? Un corps qui représente une âme. Le regardant du dehors, j'y vois des parties qui ne s'accordent pas toujours. La tête (les sages de la cité) calcule et décide selon le vrai ; cela n'avance guère ; la tête est petite. Le ventre, à l'opposé, c'est l'animal, c'est le besoin, c'est la faiblesse, c'est le lieu de la peur (les artisans). Ici est la passion, mais c'est trop dire ; ici est l'émotion, l'esclavage toujours senti. Ici le désir, par la pensée du besoin. Ici la crainte, par le calcul sur le besoin. Mais il faut bien remarquer que les besoins et les émotions (tremblements) ne commencent à être passions que par le conflit avec la tête, dans la connaissance, dans la conscience. Et voilà le conflit principal de moi à moi. Le besoin devenu désir tire fort sur mes pensées, et non seulement parce qu'il s'y oppose et commence l'action de fuir ou de trembler, mais plus intimement selon une ruse que le sage devine à peine, parce que nos besoins désirs et peurs changent merveilleusement nos pensées, qu'aisément on juge raisonnable ce qui plaît, faux ce qui déplaît. Il n'y a pas de conscience un peu fine sans un grand doute, et un examen des opinions agréables qui toujours se donnent comme vraies. Le gouvernement de soi se présente déjà comme devant réprimer deux sortes de séditions. D'abord réprimer les actions que l'animal gourmand sensuel et peureux ferait aussi vite qu'un saut de lièvre ou de grenouille ; et puis réprimer la sophistique du désir (comme dans l'état tyrannique la pensée est en prison et fabrique). Voilà donc l'homme, athlète et penseur s'il veut garder l'honneur d'être homme.

Ce n'est pas tout l'homme, il s'en faut. L'analyse de Platon restitue un terme que les psychologues oublient toujours. L'homme est thorax (les guerriers). Dans le thorax est la force, le cœur, le généreux, l'emporté, l'irritable, le violent, le courageux. Le thumos, colère et courage. C'est ici que se cuisent et recuisent les passions ; ce sont d'autres mouvements que ceux du ventre, Par exemple, la peur n'est pas la crainte ; il y faut des pensées, calculs, prévisions, un objet. Mais ce n'est pas l'homme encore. La plus proche réaction qui suit la peur, c'est la colère ; ainsi au tribunal du sage la peur n'arrive jamais toute seule ; elle arrive escortée d'une rumeur de colère. Et quoique, selon la très profonde remarque de Platon, la colère soit l'alliée de la raison contre le ventre, il arrive que cette alliée est aussi dangereuse que l'ennemi. Comme le besoin commence des actions, ainsi la colère, et non moins promptes (M. de St-Louis) ; on a autant de regret et même de honte d'une colère que d'une peur. Et d'autre côté, il y a une sophistique de la colère, une éloquence inimitable. La colère ainsi devenue maîtresse d'opinions se nomme indignation, quelquefois enthousiasme, mépris. Il y a en chacun un état de guerre et des opinions de guerre non moins ridicules que celles que publie le *Crapouillot*. Deux fois troublé l'homme de Platon (les suppliciés), et voyez comme l'exemple est beau ; on voit ici la peur et le désir et la honte et la colère ; mais non pas un homme libre. Tel est donc le mélange qui monte du corps à la tête, mélange que le sage doit repousser, et juger.

Cette analyse doit être assurée d'abord ; il faut que l'homme soit ressemblant. L'Amour fils de Pauvreté et Richesse (*Le Banquet*). En se jouant, Platon nous jette dans des pensées sans fin. Car il est vrai premièrement que le besoin, la faiblesse, une sorte de faim expliquent la première émotion de l'amour. Mais l'amour ne se montre pas au jugement sous cette forme. Le besoin n'est pas l'amour. L'orgueilleux animal ne veut pas obéir. Entendez gronder Alceste ; il n'y a pas d'amour qui n'enferme une colère contre l'amour (car tout besoin est dépendance et peur), colère contre cette puissance conquérante. Refus d'obéir ; crainte d'obéir. On comprend ce qui fait la violence des passions, le flottement des opinions, les contradictions, le cercle sans fin de la double sophistique ; par ce mélange se développent les passions, amour, ambition, avarice ; et de ces conflits jugés s'élève le sentiment toujours nourri d'émotion et de passion ; tout cela en mouvement et éclairé d'une prodigieuse éclosion de pensées. La conscience morale consiste en une ascension de ce genre, bien des fois et même toujours recommencée <sup>1</sup>.

Après cette peinture de l'homme, la vie morale n'est pas la pâle contemplation qu'on nous dit, ou de très vertueuses litanies propres au temps de calme. « En Julien c'était tous les jours tempêtes ». Celui qui n'a pas envie de tuer le messager, ou de tuer ce qu'il aime (Othello), celui-là ne peut pas comprendre la morale. Rancé et Port-Royal avaient d'autres pénitents. Mais maintenant il faut réfléchir sur une idée un peu plus cachée. Je disais que conscience morale, c'est conscience tout court. On décrit souvent la conscience comme une lueur de nature (phosphorescence). Je crois que toute conscience s'éveille par des conflits de soi à soi, et qu'il y faut non seulement l'émotion, non seulement la colère, mais un commencement de lutte contre l'une et l'autre, par le doute, par la division de soi, par une résolution, par l'exercice de la pensée.

Pour approcher avec précaution de cette idée je remarque que l'émotion seule, l'émotion non jugée ni retenue, la peur qui court, piétine, écrase, n'est jamais objet de conscience (la panique). Savoir qu'on a peur, ce n'est plus avoir peur ; ce n'est plus être tout peur. C'est le commencement du courage. Je m'éveille à moi.

Pareillement la pure colère (je ne me connais plus). L'emportement de l'action fait la nuit sur les pensées.

Avoir conscience, c'est se penser ; mais penser, c'est résister, examiner, douter, gouverner. Qu'est-ce que s'éveiller, sinon refuser de croire. Et dès que la coutume me reprend, je dors. Dès que je suis d'accord avec moi-même, je dors. Être pour soi, c'est n'être pas content de soi, dire non à soi, à ses désirs, à sa colère, à ses pensées. La conscience coïncide ainsi avec l'exercice actif et résolu du jugement, de l'examen. Il n'y a pas de conscience paisible.

*Le 18 novembre 1930.*

---

<sup>1</sup> Comme dit Platon, le Sac (sage lion hydre). Il s'agit de faire vivre en paix ces trois animaux ; toute notre vie intérieure s'occupe à cela.

Vue d'après cela sur l'inconscient (mythologie). Le Régime intérieur. Vie, besoins, impulsions, émotions, passions. Jugement de soi (doute contre croyance). Se croire : le fou. La séparation (Descartes). L'ascension de l'émotion au sentiment.

Sur la conscience en général.

L'inconscience.

La pensée en son mouvement (non pas *choses*).

Le MOI et le JE.



Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

# *Quatrième leçon*

---

## L'IDÉE HÉROÏQUE

**25 novembre 1930**

[Retour à la table des matières](#)

Le mieux est de suivre d'abord l'idée présentée à la fin de la précédente leçon. C'est la fonction de la conscience que ce combat de pensée contre pensée, dont j'ai donné quelque idée. Mais le mouvement propre à la conscience et éminemment à la conscience morale est aussi de déposer le fardeau des pensées c'est-à-dire de reconnaître pour étranger et du monde (nécessité, mécanisme) ce qui avait d'abord été pris pour une pensée. C'est par cet immense travail (moi non-moi) que la science s'est formée ; mais, traitant ici de la conscience morale, nous insistons dans cette séparation sur ce qui est le vrai moi, le je par opposition au moi. Ce qui revient à retrouver son libre gouvernement, toujours jugement, et qui refuse d'être pris. Cette analyse, fort difficile en ce qui concerne le jugement théorique, est au contraire familière et très près de nos drames réels dès que l'on considère le jugement pratique. Platon nous a écrit notre être en ses parties. C'est Descartes qui a fait le jugement (tout à fait selon l'esprit Platonicien). Je veux donc suivre cette idée, par une énergique négation de tout système Freudien.

Les vices sont des jugements non des actions. Transformations de mouvement en pensées. Mais il faut venir aux exemples. J'ai peur. Que signifie ?

L'interprétation immédiate est que la peur est dans ma pensée, à la racine même, dans le jugement. Mais le véritable jugement de réflexion consiste à repousser la peur de soi, à se la représenter comme une chose du monde (tu trembles carcasse... Un fantassin disait : nous n'avons plus peur, nous n'avons plus que des transes). Qu'y a-t-il ? Un mouvement corporel composé, non voulu, inquiétant, désagréable ; l'analyse cartésienne le domine en l'expliquant : c'est une alerte musculaire, une sédition non orientée ; je ne sais comment conduire mon corps ; il me semble que ma pensée est en désarroi. Le mot du héros est : qu'importe ! (Julien. L'aviateur sur l'herbe). C'est rapporter toute la peur à une excitation présentement sans objet. A un enfant : non tu n'as pas peur ; tu t'étonnes des mouvements de la peur et tu en souffres ; comprends-les. Tu sais comment on peut changer les mouvements du corps par gymnastique, par l'action (tu le sauras). Mais il faut présentement dompter l'imagination. Comment ? Par l'indifférence. Dès que c'est un mouvement des muscles, du sang, des nerfs, ce n'est à tout prendre qu'une maladie. Il faut la tenir à distance de toi. N'y pas voir une pensée ; n'y pas voir un défaut de courage. N'y pas voir un pressentiment, ni même un sentiment ; mais simplement une difficulté du corps, comme les muscles contractés dans le piano. Exemple de l'homme en auto. Il calme la peur en se privant des commencements d'actions inutiles et des perceptions proches (le conseil du fauteuil). On saisit ici déjà comment on commande à une émotion en niant qu'elle soit une pensée. Par exemple, ne jamais conclure de la peur au danger ; je tremble, mais c'est de froid. Refuser de faire un spectre avec de la peur. Ce n'est que mauvaise attitude du corps, ou fatigue, résultat de surprise (cela devrait nous instruire). Y remédier par refus d'interpréter ou par l'action (Ulysse, Turenne et les fantômes). Il n'y a que des choses et moi. Ainsi le jugement du héros fait véritablement la séparation de l'âme d'avec le corps ; ce n'est que le refus des pensées imposées, des pensées mécaniques. Qu'est-ce qu'un fou ? C'est un homme qui croit ce qu'il dit, ce qui lui vient ; qui transforme ses moindres mouvements en pensées.

Je suis cette idée ; car ce courage contre soi, contre ses pensées de hasard, est au fond de tout courage et de toute victoire sur soi. Par exemple encore, la fatigue fait qu'on n'a plus de courage, c'est-à-dire qu'on juge mal de soi, des travaux, du succès ; la première vertu est ici de ne pas se croire touché au centre du vouloir, mais de dire : c'est parce que je suis fatigué ; il faut manger, dormir, se promener. (Julien disait : je ne dois point me croire dans l'état où je suis. Je dois me refuser tout jugement jusqu'à ce que l'agitation soit calmée). Tous les délires (passions ou maladies) viennent de ce qu'on croit, de ce qu'on prend pour vrai et même pour évident ce qui résulte seulement de l'agitation corporelle, disons exactement - des mouvements du corps pris comme signes ou annonces. Spinoza cite l'exemple : ma cour s'est envolée dans la poule de mon voisin ; choisi non pas au hasard, car l'absurdité est telle que nul ne cherchera à interpréter de tels mouvements ; simplement une culbute des organes parleurs, effet d'emportement ou de fatigue relative. Ce n'est nullement une pensée. Or l'automatisme corporel est bien capable de nous présenter des fragments de meilleure apparence. Tels sont les rêves (Descartes). Un rêve, me devrais-je inquiéter d'un rêve ? Le passionné se demande : pourquoi de telles pensées ? Le sage se dit : quelle que soit l'apparence, ce ne sont pas des pensées. Le mouvement automatique du corps a produit des signes ; et encore, si j'y regarde de près, je trouverai quelquefois la cause dans un fait réel très simple qui a mis en mouvement le système agissant et parlant. Je dois me

garder, d'abord en le racontant, d'y mettre des pensées ; je ne suis jamais sûr qu'elles y étaient. Je me garde de cet étrange délire qui vient de ce qu'on voudrait trouver un sens à tout ce que l'on éprouve. La peur est l'effet commun de ce mauvais travail ; j'ai donc des pensées que je n'ai pas voulues, une autre âme. Le propre de ce qu'on appelle les maladies mentales est une peur ou un vertige devant les pensées. Et le remède est de se persuader que ces pensées ne sont pas des pensées. Le remède est de renvoyer ces pensées prétendues au mécanisme et de les traiter par des moyens appropriés : médecine, hygiène, mouvement, travail. L'idée héroïque est que le moi est étranger à cela. Le mouvement est ce qui fait la conscience de soi. L'exemple de Spinoza est propre à nous affermir dans cette connaissance et possession du JE PENSE. Car il n'y a d'autres sottises au monde que de croire qu'une sottise est une pensée. La honte suit, la crainte de soi, le vertige. Au lieu qu'une sottise (côté double, carré double) n'est pas du tout une pensée, ce n'est qu'un faux mouvement du corps. Parler au lieu de penser. Il n'y a qu'à en rire. Et le rire est la solution de tous les drames par l'impossibilité de penser ce qu'on a dit. Nous *avons changé tout cela*.

Donc, et selon ce mouvement, retrouver intact son propre jugement ; se sauver de sa propre sottise, la renvoyer aux choses et au corps, c'est la conscience même. Nous nous faisons difficilement l'idée d'un homme qui croit tout ; mais par la façon dont le sommeil vient, nous arrivons à presque saisir l'état d'un homme qui ne juge plus, qui ne refuse plus, qui ne repousse plus ; qui ne sait plus dire : cela n'est pas moi. S'il ne le sait plus du tout, s'il ne prend plus ce recul devant ses propres rêves (ce qui est s'éveiller et percevoir), alors il ne pense plus du tout, il n'est plus pour lui-même (le serpent en l'air).

Or par là on distingue très bien le remords et le repentir. Car le remords va à l'inconscience ; le remords consiste à ne pouvoir se séparer de sa propre faute. Le repentir se retrouve intact, et reconnaît une force étrangère, qui n'est pas une pensée. (Ma cour s'est envolée dans la poule de mon voisin.) Double résultat : apercevoir le remède, qui est industrie dans tous les cas ; toute chose est maniable, parce qu'elle est chose et liée à d'autres choses, et écartée par d'autres choses (par exemple écrire, copier, réciter, afin de changer les pensées). Le moindre travail souvent y suffit. Mais on ne le croit point. On se croit condamné. On croit porter en soi, comme une pensée, sa propre condamnation. *Fatum*, ce qui est dit. Mais rien n'est dit. Ainsi par ce détour, que Freud et mon imprudence nous ont fait faire, on aperçoit que le principal de la vertu est de se croire libre, de se vouloir libre par une séparation d'un moi immatériel et immortel. Tout cela a un *sens*.

*Le 25 novembre 1930.*

Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

## *Cinquième leçon*

---

# LA DIALECTIQUE DE L'HONNEUR

**(Plan)**

**2 décembre 1930**

[Retour à la table des matières](#)

Le vol selon Platon.

La vanité, vertu sûre mais qui ne mène pas loin.

Orgueil. Fierté. Dignité.

La peur. La mort. Redressement intérieur. Les duels.

La guerre. Bien mourir. (Ex. Le Capitaine. Le sous-officier jardinier).

Il y a des choses qu'on ne peut faire que si on n'a pas peur : fuir, supporter l'esclavage, obéir... (le prolétaire). ]Étranges ressorts.

Et effet : toutes les autres vertus sont oubliées. Le semblable ne compte plus. Cela se comprend puisque l'attaque de la peur est la plus vive, la plus dangereuse.

Maintenant essayons de comprendre. Spinoza Conatus... *Vertu* : *Conserver* sa propre puissance (l'âme, l'essence éternelle). (joie, tristesse). De nouvelles vues sur l'homme. Mais le commencement est misérable. Argan. Puissance ? Faiblesse. C'est mourir pour continuer de vivre. De même craindre flatter imiter dissimuler : c'est se sentir esclave.

C'est toujours l'honneur. Mais c'en est la notion être attaché à son propre être jusqu'à périr plutôt que le diminuer. Le premier devoir est d'être soi. Ce n'est plus l'égoïsme d'Argan. Tout le monde admire l'artiste, l'homme inflexible (*L'ennemi du peuple*. Ibsen), l'homme qui ne veut pas mourir. Socrate buvant la ciguë.

Nous admirons l'ambitieux, le conquérant, dès qu'il n'est pas faible, dès qu'il ne se laisse pas entamer.

*La santé* : *Proscrire* la peur. Joie dans la maladie, la vieillesse.

*Le courage* : (*Spinoza*) Par joie non par tristesse (les aliments).

Prendre conseil de soi seul (le directeur).

*Le 2 décembre 1930.*

Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

# *Sixième leçon*

---

## LE TOMBEAU

**9 décembre 1930**

[Retour à la table des matières](#)

J'ai commencé par l'honneur, découvrant sous cette notion l'instinct de conservation et l'amour de soi-même ; et j'ai voulu montrer, d'après la préparation Platonicienne et Spinoziste, que ce n'est pas une tâche simple de se conserver, de conserver son être et sa puissance, et que tous les moyens n'y étaient pas bons. Ce conflit de soi avec soi, sous l'aiguillon de la peur, est naturellement le premier et le dernier. C'est la première et la dernière question. Qu'est-ce que je sauve, si pour me sauver je renonce à moi ? Cette vertu est toute renfermée et retranchée ; elle ne compte pas les autres. Ce qu'on appelle sauver son âme, c'est se gouverner d'après le sentiment intime qui annonce l'imminente dissolution. Il ne s'agit pas des actes, mais du régime intérieur ; il y a de bonnes manières de fuir et d'obéir. Heureux qui les trouve. (Témoignage de la conscience.)

L'homme que j'ai ainsi dessiné est seul. Et cela n'est pas naturel. Aussi y a-t-il d'autres conflits que ceux de l'honneur (sentiment intime de la dignité, du bon gouvernement). Après la passion de l'Amour de Soi, il y a l'amour, l'ambition, l'avarice. Et je suis en cette énumération un ordre naturel ; car la première tâche est de vivre. La vie de l'adolescent est principalement occupée de ce qu'il doit à lui-même, à sa pensée, à sa colère, à ses besoins. Et

l'aiguillon, c'est la peur, car c'est par là que l'animal reprend l'avantage. Après cela, et selon l'ordre naturel, l'émotion imprévue, troublante, irrésistible, c'est l'amour, d'où, pour dire d'abord les choses en bref, la famille, le travail, l'ambition, l'avarice, passions qui, par la coopération et l'échange, ne cessent de tisser les liens de société.

Je dois donc commencer (après l'honneur) par une dialectique ou casuistique de l'amour. Mais, pour pénétrer dans ce grand sujet, il faut encore que j'aie égard à l'ordre naturel. Car l'apprentissage de l'amour, de l'amour qui jette dans la famille et dans la vie sociale, se fait lui-même dans la famille. L'enfant se trouve pris dès qu'il se pense lui-même entre le respect et l'irrespect ; cet amour est de tout temps ; il n'est pas une attaque nouvelle et imprévisible comme l'autre ; il est plus assuré et plus tranquille. D'une certaine manière il peut éclairer notre chemin. Je veux donc étudier préliminairement la commémoration, qui est une œuvre universelle de l'amour et notamment de l'amour filial.

Mais il faut d'abord rappeler nos principes et en même temps les confirmer par cette nouvelle application. L'amour est joie ; la haine est tristesse. L'Amour nous avertit que nous passons à une plus grande perfection ; la haine au contraire. D'où nous dirons (en proposition) que celui qui aime est heureux d'aimer, pense volontiers à ce qui s'accorde avec l'amour, repousse tout ce qui est contraire à l'amour. C'est un grand travail, et bien commun, de lutter pour ne pas haïr ce qu'on aime. Suivant ici Spinoza qui est un guide sûr, rigoureux, je dirai encore que nous n'aimons pas à penser ce qui diminue, humilie, avilit, commence à détruire l'être que nous aimons. Par une dialectique contraire nous voulons penser que ce que nous haïssons est diminué, humilié, avili, ignorant, sot, etc. D'où l'on explique les opinions passionnées ; on choisit celle de ceux qu'on aime, ou la plus éloignée de celle de ceux qu'on hait. Il se fait donc, par l'amour filial, si naturel, un travail intime qui a pour fin de juger favorablement le père ou la mère ; travail facile dans l'enfant. La colère de l'enfant vient de ce qu'il ne peut pas approuver son père qui le punit. Colère contre lui-même.

Or il arrive par l'effet de l'âge, de la maladie, et d'abord par les conflits de l'amour, la nouvelle famille, les intérêts contraires (car nous voulons que ceux que nous aimons aiment ceux que nous aimons, etc.), il arrive donc que ce travail devient de plus en plus difficile (l'existence matérielle étant toujours difficile). Je n'ai pas l'intention de parcourir tous les conflits familiaux. Il suffit d'en apercevoir les causes ; je remarque seulement les effets de cette casuistique de l'amour, qui repousse la justice, le droit, et toutes les raisons, qui affirme et même essaie son droit de déplaire ; d'où viennent toutes les querelles. Par exemple, dans l'enseignement par le père : s'il m'aimait, dit le père... S'il m'aimait, dit le fils. D'où des querelles fort vives et des réconciliations que nous retrouverons dans l'amour proprement dit, qui, lui, est encore bien plus exigeant. Je veux seulement insister sur la commémoration. Chacun sait assez qu'il y a une mauvaise manière de penser aux morts et une bonne. La mauvaise, selon une tradition constante, est l'imagination de faiblesse, avilissement, anéantissement. Selon un mythe connu le mort non enseveli comme il faut revient ; ce qui dépeint à merveille le jeu de l'imagination, que l'amour ne peut supporter. Mais où est donc le conflit intime ? C'est que je n'arrive pas à aimer, c'est-à-dire à penser à l'être aimé comme

puissant libre savant bien gouverné courageux juste, etc. Et je sais qu'il faut que j'y arrive. Voilà ce que signifie le tombeau selon le rite. Je dois oublier mort vieillesse faiblesses erreurs. Je m'applique à aimer ; car cela m'est vital ; il faut que je m'oriente vers une sorte de joie, sans quoi ma conscience témoigne contre moi. Appelons générosité ce genre de vertu qui ressuscite les morts. C'est une sorte de charité aussi, dans le grand sens du mot.

Il arrive donc inévitablement que le culte des morts les évoque en leur beau temps (la trentaine, dit le mythe), rassemble toute leur puissance, recueille les souvenirs de courage, de savoir, d'honneur, de fidélité et oublie profondément le reste qui n'est rien ; car selon ce que j'ai voulu expliquer nos fautes sont du dehors ; elles ne sont point de nous. Il n'est pas plus de l'essence d'un homme d'être lâche ou cruel que de tomber d'un pont ; ce sont des accidents. Comte voulait aussi *l'exécration* (Napoléon). Mais cela n'est pas naturel. Quelle apparence que les hommes continuent à célébrer la haine ? Quelle apparence que l'on vive de haine ? Au contraire on vit d'amour et d'admiration. Tel est le réel Paradis . un genre d'existence où le poids de l'univers n'est plus senti (l'âme seule). Les grands hommes ne sont jamais assez grands ; la légende est ce qu'il faut dire.

Ce que je veux montrer par là c'est d'abord que la religion, considérée comme un certain jeu de l'imagination, est la suite naturelle des affections et passions ; que, l'homme étant fait comme il est, aimant et haïssant, s'irritant, s'emportant comme il fait, la religion lui est naturelle. (La plus naturelle idée de l'âme séparée est celle du héros qui vit dans les mémoires. Bettina disant de Goethe mort : je ne parle pas de lui, je parle à lui.)

Ce qu'exprime le mot piété filiale. La langue a de ces révélations. Au reste c'est une idée qui n'est guère discutée que celle-ci : la plus ancienne, l'universelle religion est le culte des ancêtres, la commémoration familiale.

Pourquoi ce chemin détourné ? Parce que j'aperçois ainsi que l'Amour (au sens plein du mot), l'amour qui vient toucher l'homme et changer tous ses problèmes intérieurs, obéit lui-même à cette loi de commémoration et de purification ; et c'est même sa constante pensée, d'orner l'autre, de le penser immortel, même contre lui ; même contre son propre témoignage. Je ne voulais point m'engager dans la mystique de l'amour (chose pourtant fort commune) sans avoir dessiné en quelques traits la mystique des sentiments familiaux, qui consiste pour dire le principal en une pensée fidèle et jurée qui ne cesse de sauver une image imparfaite. « Sauve, comme dit un personnage de Goethe, cette image de toi que je porte en moi ». Ainsi me voilà au centre d'un sujet difficile. Mais je ne sais pas traiter de Morale hors des passions.

*Le 9 décembre 1930.*



Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

## *Septième leçon*

---

# LE FILET DE VÉNUS

**16 décembre 1930**

[Retour à la table des matières](#)

La vaine morale : discours inoffensifs, communément approuvés ; la vraie morale vient comme un voleur. M. Madeleine et Champmathieu. On ne prend pas le bien d'autrui. Au fond, je pense que je n'aurai pas occasion, que je ne saurais pas. De même on est disposé à aimer son semblable. Pourquoi non ? C'est vague et rassurant. Et soudain le semblable se révèle, c'est l'autre, c'est l'être aimé, qui ne demande point permission, qui occupe tout l'horizon, qui termine les pieuses délibérations de l'adolescence non pas tant par le bonheur qu'il apporte que par les terribles punitions dont il dispose. Voilà un prochain exigeant. Comment aimer le prochain qu'on aime, voilà la réelle question.

La guérison et le salut se développent selon deux chemins parallèles, l'un près de terre, et l'autre qui tend toujours vers les nues. Le premier est connu et objet de science positive. La situation amoureuse ne reste pas longtemps sans solution et la solution marche à pas de géant. Mariage, et déjà les enfants crient, courent, et réclament leurs droits en offrant bientôt les écailles crocodiliennes, c'est-à-dire le contour et les mouvements rythmés d'une nature singulière et éternelle (Spinoza). En sorte que le problème des devoirs envers l'être aimé fait place aux devoirs envers l'enfant ; l'amour des deux se tourne

là, et ne trouve point de repos, par la croissance continuelle. Car aux devoirs concernant la personne, et qui sont toujours fort pressants, encore plus évidemment quand on les nie avec colère, s'ajoutent les devoirs du travail, qui n'ont vraiment de portée que par le développement de l'amour en famille ; et c'est par là que se font amitiés, coopérations, alliances et enfin la société, ou plutôt elle se refait toujours par les mêmes liens, auxquels personne n'échappe, dès qu'il est pris dans le filet de Vénus.

Cette image antique ne fait voir qu'un aspect de l'amour tel qu'on peut l'avoir pour une belle esclave. Les anciens disaient maladie. Il est clair que les soucis de famille (travail, ménage, élevage et éducation) calment cette maladie<sup>1</sup>. Mais cette solution sans romanesque ne plaît pas ; elle ne suffit pas ; tout au plus on s'y résigne. Et c'est le peu de roman, au fond, qui porte tout le reste.

Il faut donc concevoir l'amour bien plus haut, dans les pensées, et non pas comme maladie mais comme santé et bien de l'âme. Et nous trouvons dans la famille un type ou modèle d'un amour qui sans avoir choisi est ardemment voulu. Après la Commémoration déjà assez étonnante par ses décrets constants, par son mépris des petites choses, et par une volonté d'adorer, je veux citer l'amour maternel comme guide en l'art véritable d'aimer. Or l'amour maternel vit de pensées ; il se débat entre le désir de se plaire à l'enfant, et la volonté de le servir lui, de le développer, non pas tel qu'on le voudrait, mais tel qu'il s'affirme ; apercevoir et délivrer une nature singulière et éternelle, comme étant la plus haute valeur au monde, voilà où va l'amour maternel. Et il ne peut y aller d'un pas égal ; il faut comprendre l'autre nature, et non pas la forcer (bien vainement) à être comme on la voudrait. Conflit de l'obéissance et de l'amour. Je veux qu'il obéisse, mais librement, par le plus profond de sa nature ; je veux qu'il aime, mais librement. Nul n'évite ici les fautes. Et l'égoïsme qui est la faute ne peut être corrigé que selon les principes de l'honneur, c'est-à-dire du véritable amour de soi. Comme on estime en soi-même au plus haut d'être librement soi, c'est par cette idée qu'on déchiffre le semblable, et par l'idée, mais plus cachée, que le singulier moi est universel, c'est-à-dire que les êtres doivent s'accorder non pas en mutilant chacun un peu leur nature, mais au contraire en développant leur nature. Et le principe de l'éducation (pour la mère premièrement) est de façonner l'enfant à sa propre image et de le faire ressembler à lui. C'est la logique de l'amour, et l'on n'y peut échapper : autrement on n'aime qu'une ombre hypocrite ; on est aimé par contrainte ; dans ce cas on n'est jamais aimé que par soi.

J'ai fait cette incursion dans le domaine de l'éducation seulement afin d'éclairer la dialectique de l'amour, qui rencontre aussitôt ces mêmes problèmes. L'erreur la plus grossière, et la plus commune, en éclair en tout homme et en tout femme, c'est la contrainte. Et Arnolphe nous présente l'énorme ridicule de l'homme qui veut forcer une femme à l'aimer volontairement. Je me suis plu souvent à suivre les tours de clef d'après la grande fresque de Molière. Car il enferme Agnès et ainsi il est assuré. De quoi ? Non point d'être aimé ; mais voyons. N'est-il pas assuré d'être aimé ? Il rouvre. Oui mais si elle use de sa liberté autrement que je ne voudrais ? je ferme. Autrement qu'elle ne voudrait, il faut dire. Mais comment savoir ce qu'elle voudrait ? Laissons courir. Il

<sup>1</sup> Ici *Mémoire de deux jeunes Mariées*.

ouvre. Oui mais elle se laissera tromper. Horace rôde par là. Il ferme. Et sur la réflexion dernière : nul n'aime un tyran, il devrait ouvrir. Tous les pouvoirs jouent ce jeu. Ils donnent un peu de liberté, à condition qu'on fasse ce qu'ils veulent. Aussi le pouvoir n'est aimé que de ceux qui l'exercent.

« Notre ennemi, c'est notre maître. » Le génie est plus fort que le tyran.

Ce jeu comique met au jour des rouages trop simples, mais qui portent notre ressemblance. Dans l'amour le plus commun, on découvre aisément ces nuances de l'orgueil menacé, de la fierté offensée, et souvent d'une révolte indignée et sans remède. Contraindre (la clef), c'est la solution Vieille-Turque. C'est effacer l'amour. Qui peut, ayant éprouvé le bonheur d'aimer, songer seulement à contraindre ? Qui contraindre ? Qui prendrait-on ? Quand on sait bien, par la propre conscience de soi, que le dernier jugement, le plus profond, le libre, échappe à tous les liens du monde ?

On tente quelquefois de se résigner à l'amour forcé (travaux forcés) par une idée qui semble affirmer l'amour et qui le nie, c'est l'idée de Fatalité (misanthropie profonde). Si l'amour est essentiellement involontaire, qu'importe qu'il soit plus ou moins enchaîné. Le pouvoir hypnotique, s'il existait, ne servirait pas plus qu'une seringue au chloroforme ou à tout autre produit. Don Juan et la folle <sup>1</sup>.

L'amour fatal se nie lui-même. Beau compliment : je vous aime ; je voudrais bien être guéri ; mais cela ne va pas mieux etc. On ne s'amuse qu'un moment à cette puissance (l'amour d'un chien), on ne peut en être fier. Si on est victime, on en retire tout consentement, par une injure continuelle qui est bientôt mépris. Si on est puissance, quel intérêt dans cet esclave ? Quelle sécurité ? J'ai dit que les vices étaient des jugements. Voici une application. Il s'agit de s'assurer qu'il n'y a point une parcelle libre dans l'esclave, ce qui est l'abaisser (et soi) à la condition animale ; et cela développe des vices étonnants. Dès qu'on nie la personne, il faut descendre très bas. Et l'empire d'une beauté fatale, il faut absolument le ravalier. Voyez *La Rabouilleuse*. L'idée d'avilir est ici naturelle ; cela garantit du moins qu'aucun amour véritable n'est à espérer pour personne. L'immense royaume de Prostitution s'ouvre ici. Je me demande ce que Nucingen espérait de la belle Esther. Et ici se montre un des ressorts les plus puissants de la jalousie. Car on n'est jaloux que de l'âme ; et si l'on a la preuve que l'amour consenti voulu essentiel est possible en cette femme, on reconnaît ce bien et en même temps qu'on l'a perdu, et par sa propre faute, parce qu'on n'a pas voulu y croire. Nucingen disait : Gomme on a rézon d'afoir peaucoup d'archent ! C'est dire adieu à tout genre d'amour.

On n'est jaloux que de l'âme. Nous voilà partis vers le ciel du Dante (ou plus modestement vers la carte du Tendre). Il faut y aller. Tous y vont. Il faut attacher le plus haut prix à ce qui est libre ; et la beauté est bien plus dans les signes d'une liberté secrète et d'une puissance d'être soi, que de volupté. La beauté qui ne pose pas de problème, qui n'est pas énigme, ne sera jamais aimée. Ici je rappelle notre Véronique, qui redevenait belle par l'amour. C'est un mythe admirable. Mais voilà aussi la coquetterie qui se montre. Car ce jeu

<sup>1</sup> Voir propos Don Juan, 28 juillet 1907, *Pléiade*, p. 6.

de vouloir être libre est le vrai jeu. Célimène le joue comme elle peut ; mais ce qui l'attache à ses marquis, c'est qu'Alceste VEUT qu'elle les chasse. Alceste rugit. Je sais bien pourquoi ; c'est qu'il se voit mal embarqué ; car, s'il force par l'humeur, qu'a-t-il gagné ? Il fallait aimer Célimène, et ce n'était pas facile ; l'aimer pour elle, et elle, non soi en elle ; la vouloir libre et s'affirmant. Ce qui ne se peut que si l'on croit sans preuve que cette liberté cachée est la seule chose qui ait valeur en elle, et qui la fera belle.

*Le 16 décembre 1930.*

Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

# *Huitième leçon*

---

## L'AMOUR

**6 janvier 1931**

[Retour à la table des matières](#)

Renouons le fil. J'ai voulu retracer les drames communs de la conscience. Le drame de l'honneur, ou la lutte contre la peur, m'a paru être le premier dans l'ordre du temps. Le drame de la guerre, auquel notre pensée est ramenée maintenant. J'avais aperçu qu'il ne s'agissait pas du tout alors de ce qu'on devait aux autres, mais de ce qu'on se devait à soi-même. Il fallait surmonter la peur, et par volonté, non point par nécessité. Les actes dans les deux cas sont assez souvent les mêmes ; il n'y a qu'une porte. Mais la manière de la passer importe. Aller à l'épreuve et non pas la subir. Agir et non pâtir. Ce qui enfermait une estime de soi, mais d'avance et par volonté, volonté de surmonter et volonté de croire que l'on peut surmonter. Autrement il n'y a pas d'honneur ; il n'y a que des vicissitudes de l'humeur, il n'y a que des combats entre peur et colère auxquels on assiste en spectateur. Spectateur de soi, sous l'idée de fatalité, c'est le déshonneur même<sup>1</sup>. Et ce que je voulais surtout expliquer, la conscience, sans épithète (elle n'en a pas besoin), périssait en cet abandon de soi, faute du grand refus de soi animal. Refus d'être manœuvré par

---

<sup>1</sup> Constaté ce qu'on éprouve.

le monde (par l'humeur), voilà l'éclair de l'homme. S'il était tout peur, il ne saurait pas qu'il a peur.

L'amour ressemble beaucoup à cet héroïsme jeune <sup>1</sup>. L'Amour n'est pas donné ; l'amour des cerfs (de Curel) n'est qu'une fureur à laquelle l'homme assisterait en lui-même, comme à une tempête étrangère. Étrange situation dans laquelle ce qu'on aime est l'ennemi, épié, guetté, diminué si l'on peut, tué quelquefois. État de prisonnier ou d'esclave ; état de tyran, c'est tout un. J'ai analysé dans la précédente leçon quelques-uns des mouvements ridicules ou odieux par lesquels le malade d'amour essaie de se guérir. Le plus terrible de ces moyens (c'est le seul, sous mille formes), c'est de diminuer, d'user, de lier le puissant adversaire. Grande ou petite guerre. Petite guerre si l'on observe, si l'on conserve en son souvenir tous les signes d'ignorance, de sottise, de fatigue, de vieillissement. Une profonde tristesse éclaire ce qu'on nomme si bien la Passion. Le langage commun a des trouvailles de ce genre ; une plus étonnante encore, la mauvaise foi. Je n'ai pas compris d'abord tout le sens de ces deux mots rapprochés. Car tout mot doit être pris dans tous ses sens à la fois. La foi, c'est ce qui nous fait croire en une destinée plus forte que le monde, et qui dépend de nous ; la foi a pour objet communément Dieu et l'immortalité ; cette mythologie est naturelle ; mais je me permets de la nommer mythologie par ce que je voudrais dans les luttes réelles, inévitables, qui se passent en nous (honneur amour ambition avarice) trouver les racines de cette mythologie universelle. Nous commençons par croire en nous ; et même toute la religion se termine là. Mais la mauvaise foi, c'est tout le contraire ; c'est croire et obstinément croire que le bonheur d'aimer n'est que le malheur d'aimer. Cela se chante. Plaisir d'Amour... Mais il faut retourner cette chanson. Il faut nier la fatalité, l'inconscience, le temps, le vieillissement, la mort. Et c'est pourquoi j'avais d'abord considéré la piété envers les morts dans la commémoration ; c'est la mythologie mère. Qu'est ce donc alors que la bonne foi ? c'est la foi même ; c'est le renversement intérieur qui surmonte l'humeur et la passion. Qui dans le péril de désespoir prend le commandement, agit, oriente toute la vie selon l'amour et la joie, et d'abord selon le véritable amour de soi. Ce changement, cette conversion, qui est toujours à refaire, définit le sentiment par rapport à l'émotion et à la passion, qui sont les deux degrés inférieurs. Ainsi il y a les émotions de l'honneur, de l'amour, de l'ambition, de l'avarice, surprises qui reviennent toujours, attaques, déroutées au premier moment. La pensée s'exerçant là-dessus comme sur un fait, s'exerçant à prévoir, à fuir, à guérir ces sortes de maladies, les transforme en passions. Les sentiments correspondants supposent la foi (la bonne foi). Et puisque nous en sommes à l'amour, qu'est ce donc que la bonne foi dans l'amour ? C'est prendre parti d'aimer, d'après le principe universel de l'honneur, qui enferme que l'on n'estime que ce qui est libre <sup>2</sup>. Ici dans l'amour, l'autre figure ; il faut le penser et le vouloir comme valeur, comme libre, comme le semblable, comme l'égal. La mauvaise foi, qui est ici comme partout manque de courage, consiste à attendre que l'autre se montre tel, et au fond à le vouloir esclave, faible, dépendant. Ce qui va toujours avec l'idée (car on juge l'autre d'après soi) que l'on est soi-même esclave, faible, dépendant. On attend l'autre à trahir ; on s'attend à trahir, comme on attend la fin d'une fièvre. Chacun peut mesurer les répercussions et je dirais la résonance de cette injure continue et

<sup>1</sup> L'idée : « Sois amusante », *déshonorant*.

<sup>2</sup> Descartes : générosité : ferme résolution de ne jamais manquer de libre arbitre.

réciproque. Malheur d'aimer. Mais la conscience connaît cet état et en même temps le refuse, et choisit d'aimer selon la joie, ce qui est aimer (Spinoza).

Toute la chevalerie, à partir de la révolution chrétienne a développé le double poème de l'honneur et de l'amour. Croire en soi et croire en l'autre, c'est l'entreprise proprement héroïque. Les cours d'amour (invention du XIIIe !) ont raffiné là-dessus jusqu'à un genre d'extravagance, mais de façon à éclairer la question, comme l'absurde coutume des duels éclaire les drames réels de l'honneur. Je me borne à citer quelques traits. D'abord les épreuves de la foi. « Vous croyez vos yeux plus que ma parole. Est-ce là, dit l'être faible, le grand crédit dont j'ai besoin, sur lequel je comptais ? » L'épreuve aussi de l'obéissance (Stendhal. Le muet). La pure épreuve de cet anglais (l'œil bandé). Ce sont des folies, mais qui n'ont rien d'animal. L'homme veut ici se prouver et prouver à l'autre la puissance qu'il a sur lui-même. Ce sont à proprement parler des actes de foi. Je rappelle aussi une extravagance de *l'Astrée* (la femme qui se déchire le visage) ; et l'immense figure de don Quichotte, qui ne voit pas Dulcinée, qui ne veut pas la voir, mais qui prétend faire avouer à tout homme que rien n'est plus beau que Dulcinée. Ce sont des jeux mais qui indiquent à tout sentiment le vrai chemin. L'amour n'est pas oisif ; l'amour court au travail, au métier ; l'amour débarbouille et élève les enfants ; ce développement naturel calme les passions de l'amour, et il est vrai conduit à d'autres. Mais pour l'ordinaire la conscience de l'amour s'éteint. Un homme disait : est-ce que j'aime mon bras ? Mais enfin on ne vit pas humainement dans ce sommeil du sentiment. On ne vit humainement que par les éclairs du sentiment vrai, éclairs qui sont toujours selon le modèle chevaleresque. Oui, il y a un mouvement vif de croire sans preuve et joyeusement, d'écarter les suppositions et discussions dégradantes ; il y a une grandeur d'âme et un sublime de confiance, qui se révèlent dans les petites choses, même par la seule expression du visage (confiance heureuse) dont l'enfant avec sa mère sera toujours le modèle. Deux exemples de foi dans Balzac - Un *grand homme de province à Paris*, *La Muse du Département*. Ce sont des personnages de second plan. Je vous laisse le plaisir de les découvrir. Leur devise : fidélité *quand même*. La langue commune m'entraîne. Il faut que je remarque la parenté entre fidélité et foi : c'est le même mot. Vous trouverez aussi une belle figure de femme dans *Gambara* de Balzac... Retenons qu'il n'y a pas d'autre fidélité que la foi, ni d'autre trahison que le doute. On voit le sens de la fidélité. La grande infidélité est de penser que l'amour finira.

Les règles du sentiment seraient à peu près celles-ci juger selon la joie non selon la tristesse, par suite nier que l'amour puisse finir ; essayer de comprendre, arriver à comprendre, affirmer qu'on peut arriver à comprendre ; aimer le libre et non pas l'esclave, aimer l'individuel (ce que jamais on ne verra deux fois) ; soi-même se vouloir libre et jurer de l'être ; savoir que toute valeur est dans la personne libre, qui développe sa propre nature. C'est aimer l'égal et le semblable, c'est aimer l'autre comme on doit s'aimer soi-même. Ces sentiments diffus planent au-dessus des travaux de la famille, ils sont le sel de la vie quotidienne, ils la conservent.

Et il faut choisir ; il faut se presser de choisir et recommencer, et faire le guet contre les pensées tristes. Car, ainsi que je l'ai montré, la Misanthropie descend très bas, et la haine suit aussitôt l'amour sans courage, l'amour triste. La haine n'est pas loin de l'amour forcé. Bref il faut aimer la personne

humaine, la vouloir heureuse, c'est-à-dire se développant selon sa nature, se laissant aller au sentiment, au cœur. Comte, qui a laissé un parfait manuel d'amour chevaleresque (commémoration de Clotilde de Vaux), ne se lasse pas d'expliquer le double sens du mot cœur ; car il signifie amour, mais il signifie aussi courage ; ainsi la langue commune nous avertit que la ferme résolution du héros se retrouve la même dans l'amour,

Jurer de ne jamais manquer de libre arbitre <sup>1</sup>, jurer contre les occasions, les apparences, les dépressions, jurer d'avance contre les menaces extérieures, ce n'est que lutter contre la tristesse, donc poursuivre la joie. Mais il faut bien entendre cela. On poursuit un plaisir dans un objet qui le renferme. Et cela fait une vie animale. Mais on ne poursuit pas la joie ; car il faut d'abord la mériter, par une résolution de courage tout à fait dénuée. *Beatitudo non est virtutis praemium, sed ipsa virtus*. Immense idée trop méconnue. Aristote : c'est le musicien qui se réjouit de la musique, le géomètre, de la géométrie, l'athlète, de l'athlétisme, pareillement c'est le fidèle qui se réjouit de la fidélité. Descartes disait bien : générosité, sens riche, car il faut donner d'abord. Pour revenir à notre sujet, d'abord aimer.

*Le 6 janvier 1931.*

---

<sup>1</sup> Que signifie le Serment ? Je serai libre. Je me croirai libre. (Contre les occasions, les apparences, les dépressions).

Ce n'est que lutter contre la tristesse. C'est donc poursuivre la joie ?

Ici les subtilités théologiques se retrouvent. Certes l'Amour est récompensé, *Beatitudo... ipsa virtus*. Mais la joie n'est pas quelque chose qu'on reçoit, c'est quelque chose qu'on veut, à quoi il faut croire. Et ce courage démuné qui ne repose que sur soi, c'est cela qui sera récompensé. Par ce moyen tout l'amour est sauvé, peu à peu transformé, transporté à l'enfant. Et quoique le véritable amour de soi soit le ressort, nous sommes bien loin-de l'égoïsme. L'égoïsme étend aux autres la loi des passions tristes. Mais l'amour vrai n'est pas égoïste ; il oriente vers toute amitié.



Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

## *Neuvième leçon*

---

# LA DIALECTIQUE INTIME DE L'AMBITION

**13 janvier 1931**

[Retour à la table des matières](#)

Nous venons maintenant à la dialectique intime de l'ambition. La Conscience dans l'amour consiste à savoir ce qu'on veut et ce que c'est qu'aimer. Dans l'ambition, de même. L'ambition est la passion qui suit naturellement l'amour selon le cours de l'âge. Car les enfants et le souci de l'avenir font que l'on dépend des autres hommes de mille manières (Voir *Mémoires de deux jeunes Mariées*). Je vais considérer seulement le pouvoir qui partout est le même (art de gouverner). Ensuite l'argent. Naturellement les deux (ambition et avarice) se tiennent de mille manières.

Ici comme dans toutes les passions, notamment dans l'honneur, tout commence par la vanité et souvent tout revient à la vanité. La vanité dans le pouvoir ne veut pas savoir sur quoi le pouvoir repose, et se contente des effets. Il y a un peu de cette folie en tous. Qui n'aime pas être loué au-delà de ce qu'il mérite ? Qui voudra n'être loué que de ceux qui le connaissent bien et qui sont bons juges ? La rumeur d'imitation (de mode) plaît. C'est comme un concert de signes agréables au milieu desquels on respire bien. On peut avoir plaisir à

ressembler à un grand ministre, à être pris pour lui. Le bonheur d'être vu en bonne place, en beau costume, n'est pas absolument vide. Comte a été le seul à dire que la vanité est une humble vertu qui est au commencement de toutes. Et cela paraîtra moins choquant si l'on essaie de se représenter la vie d'un homme qui trouverait partout l'indifférence, qui ne serait rien pour personne, si content de soi, et par bonnes raisons, qu'il puisse être. Le premier objet de l'ambition est donc de se repaître des signes. Mais quel est le musicien qui aimerait les éloges d'un sourd ? Qui se nourrira de flatteries suspectes ? Qui se contentera d'acclamations payées (comme l'acteur, de la cabale). Il y a une part de cérémonie creuse, d'apparence sans aucune garantie, dans l'existence d'un Louis XIV. Mais il est impossible qu'il ne s'y trouve pas aussi du mépris. Dont on se console par la puissance réelle (les gardes). Mais encore faut-il persuader les gardes. Un roi n'a que lui-même. A moins de ne pas penser du tout. Alors la flatterie arrive à l'absurde ; et comment peut-on ne pas le remarquer ? C'est un genre d'ivresse. Il ne faut plus alors penser à soi ni se juger soi-même. Il faut se juger soi-même d'après l'opinion des autres, sans se demander jamais si elle est vraie. Dès que la réflexion éclaire cette situation, on arrive à l'ironie et au mépris. Tromper par des apparences ou par des artifices, cela est creux. Je n'ai pas idée de l'intime conscience d'un roi ; mais je me figure l'intérieur d'un poète, d'un romancier, d'un musicien, loué pour une œuvre qui n'est pas de lui. Dès que la pensée s'éveille dans le tyran, dans le ministre, elle prend la couleur d'une mystification. L'hypocrisie est un grand esclavage. L'ambitieux, comme l'amoureux, veut être aimé pour lui-même. Cela mène l'ambitieux très loin.

Être un pouvoir, c'est savoir persuader ceux qui sont dignes d'être persuadés, les bons juges. Il ne s'agit pour la conscience ambitieuse que de développer le contenu de cette belle entreprise.

Ici, aux confins de la vanité et de l'orgueil, se place l'envie, qui n'est que vanité. Car l'ambition réelle ne peut se fonder que sur ses propres ressources et sa réelle puissance, dans la science, dans les arts, dans l'éloquence. Envier la puissance du voisin, désirer d'en être revêtu comme d'un costume, c'est aussi creux que d'être fier si l'on est pris pour un homme célèbre. Envier celui qui est un bon latiniste, qu'est-ce autre chose que vouloir devenir réellement tel ? ou envier un bon pianiste, un grand poète ? On ne peut que développer ses propres puissances, et que peut-on espérer d'autre ? On n'a que soi ; et l'homme, comme dit Spinoza, n'a pas besoin de la perfection du cheval. On veut paraître mais on veut être ; l'ambition se meut entre ces deux termes.

Donc, *être compris* ; c'est l'idéal de l'amoureux. C'est aussi l'idéal de l'ambitieux. Non pas tromper ; car il faudrait se tromper soi-même. Et non pas être compris par une foule mal informée ; ni par un courtisan qui bassement flatte. Toute sottise de courtisan offense, dès que le tyran pense au courtisan et à soi. Cette vie sans pensée (sans conscience) n'est pas enviable. (Être aimé ! Le roi est-il aimé ? *La chartreuse de Parme*).

On connaît l'amitié du grand Frédéric et de Voltaire (Voir *Consuelo* de G. Sand et la correspondance de Voltaire). Les autres jeux de coquetterie sont à étudier. Je vois bien que l'éloge qui vient de Voltaire vaut mieux que l'éloge qui vient d'un homme sans jugement, sans savoir, sans esprit. Le même drame s'est déroulé entre Denys de Syracuse et Platon. Je comprends qu'on aime à

avoir Platon pour courtisan. Être compris et approuvé de Platon ! Au reste C'est ainsi que Socrate était recherché par les jeunes seigneurs. Et de toute façon ces coquetteries des grands doivent finir mal.

L'ambitieux, dès qu'il pense sérieusement à ce qu'il veut, doit estimer un libre esprit plus que tout. Pétain disait, et on l'en loue : « Ne cherchez pas à me faire plaisir ». Frédéric disait la même chose, et Denys le Tyran la même chose. Ce n'est pas une apparence que vous devez approuver, c'est moi-même, et ce n'est pas par contrainte que vous devez me louer, mais dans la liberté de votre propre jugement (le sonnet d'Oronte). Or ce que le génie de Molière a tracé à grands traits se développe en nuances plus subtiles entre le tyran et le philosophe dont il veut se faire un ami. Il le met en confiance ; il le supplie d'user de toute liberté et de toute franchise. « Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien ». Alors on a en face de soi ce que l'on voulait, le semblable, l'égal. Ce que l'on voulait ? L'amitié, à tous les degrés, en toute situation, demande beaucoup ; elle demande que l'on supporte la contradiction, et sans aucun respect. Si elle ne supporte pas cela, elle perd tout ; elle est isolée, perdue dans le désert de la vanité, et même de la crainte (Pygmalion). Ici se place le drame d'une pensée devant une autre pensée, d'une conscience devant son égale. J'ai trouvé, dans Hegel, un passage assez violent qui m'a réveillé. Reconnaissance par le Moi d'un autre Moi ; c'est le combat. D'où vient cela ? De l'immense ambition d'une conscience qui se reconnaît esprit, législateur pour les esprits. Le semblable reconnu a figure d'usurpateur. Ce sentiment paraît dans les discussions. Et la contradiction qui d'abord irrite, et qu'il faut surmonter, est celle-ci . l'autre, on le veut puissant et libre, sans quoi on ne s'intéresserait pas à lui ; mais on le veut conquis et s'accordant et approuvant ; on ne veut pas forcer, ni presser, ni tromper ; mais on compte bien être approuvé sans forcer ni tromper. On ne veut pas être instruit. De là vient que les discussions sont toujours difficiles, et presque toujours irritantes. Il ne se peut pas que Platon ou Voltaire ne disent quelque vérité désagréable ; car s'ils badinent, et se réfugient dans la politesse du courtisan, cela est ennuyeux et même injurieux. La franchise à l'égard d'un puissant est soumise toujours à cette *condition mille fois éprouvée* : pensez librement mais pensez comme moi. Or, il est naturel que l'inférieur s'essaie à déplaire ; c'est comme un essai de l'amitié ; et on remarque la même chose dans les coquetteries de l'amour. Frédéric finit par dire : vous critiquez mes moyens de politique ; vous ne connaissez pas la question. Laissez-moi gouverner ce peuple tel que je le *connais*. Ce ne fut que brouille et amertume. Mais Platon fut mis en prison. Je ne m'arrête pas à plaindre Platon ni Voltaire. Je remarque seulement que le tyran dans les deux cas a reculé devant sa propre ambition, devant sa vraie ambition, et s'est remis à persuader des hommes qu'il méprise, et à se contenter de leurs éloges. De tels hommes ne pouvaient se nourrir de pure vanité ; peut-être y arrivaient-ils à des moments. Mais le mot est toujours : « qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent ». *Enfin ne se fier à personne et vivre seul*. Napoléon fut blessé au vif lors de la conspiration du général Mallet, s'apercevant que nul ne tenait vraiment à lui. Tel est le vide de l'ambition.

Lisant la vie de Trotsky et, à la suite de cela, faisant excursion dans les écrits des révolutionnaires, j'ai aperçu une division effrayante, qui morcelle les partis en individus. Car le principe est ici l'égalité, la libre discussion, sans aucun respect. L'homme ambitieux supporte difficilement ce climat ; les objections sont autant de blessures. Ainsi la révolution se trouve divisée

contre elle-même. Si tu veux régner, c'est donc un tyran de plus ? La vanité (cérémonie, politesse, flatterie) a donc un immense avantage. Les plus instruits des hommes sont gouvernés par des ambitieux qui n'ont pas une idée. Ce désordre s'explique. La pensée est en guerre avec elle-même. Donc tromper, se tromper, se moquer de soi, jouir du succès qu'au fond on méprise ; ou bien chercher l'égal et le libre, le vouloir tel. Je ne pense pas qu'aimer son semblable comme soi-même ait un autre sens - l'établir juge libre de ses propres pensées. C'est enseigner. Mais il n'y a peut-être qu'un homme qui ait jamais enseigné, c'est Socrate. Par une absolue modestie : je ne sais rien. C'est toi qui vas répondre ; c'est toi qui vas examiner. Cette idée, après tant de mornes et ennuyées *tyrannies* (la vie des fourmis), a vivifié plus de 20 siècles de pensée. Platon et Aristote étaient déjà un peu plus dogmatiques ; et je crois que la libre discussion n'a fait que perdre ; mais il en reste encore des éclairs. On consent à l'égalité, en des moments ; mais le mouvement du tyran se retrouve toujours ; il faut bien de la patience pour suivre dans Platon les entretiens de Socrate ; il en faudrait bien plus pour entreprendre l'enseignement d'après l'égalité et la liberté présupposées. Descartes, le roi de nos pensées, a posé le principe : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée... » Mais, dans les discussions, il ne s'occupe guère de penser comme l'autre ; il répète assez dédaigneusement ses raisons, et ne se montre pas tant disposé à persuader. On connaît le mot de Stendhal : « Tout bon raisonnement offense ». Et c'est une offense d'instruire ; un homme fin disait qu'avoir raison (être irréfutable), c'est une espèce de violence. La carrière de l'ambitieux est donc difficile ; et l'on se console par être admiré sans être compris. Mais quelle était pourtant la manière de Socrate ? Héroïque à sa manière. Cela consiste à penser toujours d'après l'idée de l'autre, en développant la thèse de l'autre, de bonne foi, en vue de comprendre en quoi elle est vraie. Encore se pressait-il trop quelquefois de la montrer absurde ; c'est une découverte qu'il faut laisser faire à l'autre. Toujours est-il que par ces précautions de bonne foi, sans aucune hypocrisie, par aimer encore mieux l'égal et le semblable que la vérité même (la grande amour, disait Descartes ... ) c'est par là, par cette politesse profonde, par cet amour vrai de l'esprit universel, que se fait toute belle amitié et toute véritable société. Cité des esprits que Kant a bien nommée cité des fins. Car tout esprit y est pris pour fin, et jamais comme moyen. Pour conclure exactement sur mon sujet, je dis que l'ambition consciente d'elle-même va à affranchir les esprits et ne va à rien d'autre.

*Le 13 janvier 1931.*

Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

## *Dixième leçon*

---

# LES COMPTES DE L'AVARE

**20 janvier 1931**

[Retour à la table des matières](#)

Aujourd'hui nous faisons les comptes de l'avare, et ce n'est pas facile. Il n'y a rien de plus secret qu'un avare ; il n'y a rien de plus secret que la richesse, en quoi elle consiste, moyens de la conserver, de l'augmenter ; rien de plus secret qu'une banque, qu'une maison de commerce. Rien de plus secret que ces étranges paniques, ces fortunes qui se volatilisent, cette prospérité qui se détruit elle-même. Qu'y a-t-il de véritable dans les richesses ? Tel est l'objet de la méditation de l'avare ; et tous deviennent avares avec l'âge, avares d'argent comme ils sont avares de mouvement ; au reste réduits par l'âge à la condition des riches, qui est de vivre du travail d'autrui. Mais j'anticipe. La réflexion de l'avare ne perce pas si vite les surfaces brillantes. Grandet malade et presque mourant veut saisir la patène d'or. Pourquoi ? Il ne sait. Il se meut dans la pure apparence. Vanité. Gobseck devenu vieux encombre sa maison de provisions qui pourrissent ; symbole assez frappant ; le trésor se détruit entre ses mains. C'est le moment où l'avarice n'a plus conscience de ce qu'elle fait, ses actions n'ont plus de sens pour lui. Ce sont des rites, comme les rites de l'ambition. Il y a de ces traits en tous les avares du répertoire. Hochon : il

n'y en a plus de pourries. Cette obstination est comme prisonnière d'elle-même. Harpagon, figure sinistre. Toutefois je vois que ces romans et comédies sont les œuvres des prodiges et emprunteurs. L'emprunteur n'aime pas le prêteur. Mon idée est de réhabiliter un peu l'avare, et de le sauver.

Il y a de l'espoir. Mais il faut y regarder de près car dans l'Économique tout est enfermé dans une sorte de Coffre-Fort total. Nul ne sait ici ce qu'il fait. Je paye des mouchoirs, je ne sais pas ce que je fais. La grande machine fait voir des choses surprenantes. (La laborieuse concierge affame la confectionneuse, etc.). Combien payer ? À qui payer ? Et n'est-il pas souvent vain de donner ? Et des paiements sans contrepartie, ne sent-on pas qu'ils sont inutiles ? L'or peut gêner par la surabondance. Trop de produits (même le blé) font que tout le monde manque. On voit s'élever des fortunes fantastiques, fondées seulement sur l'opinion. Tout cela est clair dans le détail (je perds en spéculant) et opaque dans l'ensemble. Tout cela accumule les difficultés pour l'étude de la Morale. Car comment traiter de Justice sans essayer de comprendre la grande machine qui fait circuler la monnaie et les produits ? Faut-il dépenser beaucoup, c'est-à-dire faire marcher le commerce, faire travailler l'ouvrier ? Faut-il donner des fêtes, développer le luxe ? Ou au contraire est-il sage de consommer peu, de se servir soi-même ?

De même qu'il y a une idée dans l'ambitieux, qui peut le sauver s'il arrive à la saisir, de même il y a une idée dans l'avare, dans cette nuit de l'avarice, et qui peut la sauver. Il y a une étincelle de jugement généreux dans l'avare. Il a pris parti dans le problème que je posais. Grandet m'est apparu<sup>1</sup>. Le sucre : betteraves, arrachage, raffinerie travaux mortels. Il me dit aussi éteins la lumière mine de charbon, usine électrique, travaux d'esclave. Tu ne les vois pas. Il faut les voir. Pullman - les ouvriers de la voie, l'aiguilleur, le machiniste. Grandet ne faisait pas à lui-même ce discours ; seulement il réparait lui-même son escalier ; et il chantait. Gobseck prête à Dervil à 15 %. « C'est, mon fils, pour te dispenser de la reconnaissance. » Cela est ironique. Mais le vrai discours est peut-être : je ne dois pas, puisque je suis ton ami, te donner au départ une idée fautive des conditions réelles du crédit. Si je te prête sans intérêt, et si par malheur tu tombes sur une période où l'on gagne de l'argent, quel funeste apprentissage. Je veux t'apprendre la précieuse avarice, sans laquelle aucune entreprise ne peut réussir. Laffitte ramassait une épingle. L'Américain abandonne l'auto détraquée. Gaspillage. Et de quoi ? De travail. Toute dépense produit un bon de travail et en réclame le paiement en travail. Celui qui garde son argent allège le fardeau du travail. En évitant une dépense de luxe, il rend libre une force de travail pour les travaux utiles. Cette publicité lumineuse, combien de maisons saines seraient bâties par le même travail, en comptant bien tout ?

L'avare ne fait pas ce raisonnement, peut-être. Mais il a un sentiment vif de la valeur. L'or est un emblème sacré et adoré. Il n'a qu'à suivre cette idée. La peur de manquer (vieillesse) est au fond de l'avarice. L'avare n'a qu'à jeter les yeux sur son or. Il n'a qu'à se demander : que signifie ? J'aurai des esclaves, des produits, des travaux. Mais il faut des travaux et des produits. L'avare serait absurde s'il restait indifférent, se reposant sur l'or. On sait bien que l'or ne se mange pas, ne se boit pas, ne chauffe pas. Le grand conte de Midas est

<sup>1</sup> Voir propos Café sans sucre, 20 octobre 1908, *Pléiade*, p. 39.

plein de sens. Il changeait tout en or et mourait de faim. Pour changer l'or en pain viandes maisons, il faut travailleurs apprentis outils. Il faut des enfants, force de travail. Il faut des esclaves bien portants, sobres, instruits, intelligents. L'avare ne peut refuser cela ; au contraire, il l'accepte, il le veut. Les graphologues ont remarqué l'amour de l'ordre comme signe de l'avarice. L'ordre dans les échanges, les livraisons, transports, échéances. Un négligent ralentit tout. Cent mille négligents arrêteraient tout. J'ai remarqué que les avares haïssent le désordre et méprisent les prodiges, même s'ils en vivent. Mais l'ordre des échanges est l'extérieur ; la réalité de la richesse, c'est l'ordre des travaux sans perte de matière et sans perte de temps. L'avare ne cesse de faire les comptes pour l'avenir. C'est comme une providence humaine que le progrès de l'âge ralentisse les dépenses de celui qui est en situation d'en faire. Peu de consommation et trésors cachés, dont de toute façon il faut que tous profitent. Et au contraire le prodigue fonde la folle production sur la folle consommation. L'ouvrier participe aux profits, ainsi peut acheter et augmenter les profits. Cela ne peut durer toujours. Et ici, comme dans la spéculation, il s'agit de passer l'affaire aux autres au moment où elle va devenir mauvaise. Le principe de l'avare est bien plus fécond : d'abord consommer peu. Le beau mot d'économie désigne à la fois la consommation restreinte au nécessaire, et l'équilibre aussi qui fait la commune prospérité. Par la force du langage, il faut que l'Économie Politique soit modération dans les dépenses. Ainsi l'avare semble être dans le droit chemin. Il n'a qu'à savoir ce qu'il veut. Descartes disait qu'il y a un bon usage de toutes les passions. Les passions posent des questions. On n'y peut rester ; il faut en sortir et se sauver.

Quel est le ressort de l'amour ? C'est une générosité d'abord physiologique, une expansion heureuse. Je ne sais s'il y a un amour de la vérité ; nous touchons presque à cette recherche. A. Comte a osé dire que cet amour était par lui-même très faible, et cédait devant le plus petit intérêt d'amour, d'ambition, d'avarice. On aperçoit ici beaucoup d'exemples. En revanche, il y a une vérité à laquelle nous ne pouvons rester indifférents, c'est la vérité de nos passions mêmes ; et c'est ainsi (j'ai voulu le montrer) que l'art d'aimer a été bien plus loin dans la connaissance de l'amour parfait et de tous les ressorts du cœur humain qu'un froid traité de psychologie. C'est par sa propre impulsion qui communique au jugement un degré de pénétration admirable, que l'amour est devenu charité ; c'est qu'il l'est toujours à quelque degré. L'esprit qui n'aime pas est étourdi de preuves ; il se jette sur toute doctrine ; et c'est l'état des jeunes gens ; mais heureusement ils sont jetés par l'amour dans une bonne foi plus robuste, et qui fournit d'elle-même et porte les preuves. Sans ce secours il n'y a pas une preuve qui ne séduise, il n'y a pas une preuve qui tienne. En rester aux vanités de l'amour, c'est aimer par imitation ; ce n'est pas aimer assez. Et je vais jusqu'à cette tyrannie des appétits les plus redoutables, car c'est ce qui donne force à l'amour et force à la pensée. Les pécheurs ont fait l'Église. Toutes nos pensées sont peut-être des repentirs.

Pareillement il y a une lumière cachée dans l'ambition et l'ambitieux qui en reste à la vanité, aux apparences du pouvoir (même être craint est une apparence), n'est pas assez ambitieux, n'est pas vraiment ambitieux. Comme on n'aime que l'âme, et que même on la porte, parce qu'on y croit, ainsi l'on ne veut régner que sur des esprits, c'est-à-dire sur des égaux et sur des libres. L'Humanisme est l'ambition même. J'aperçois aussi dans l'avarice une vertu qui procède du respect de la valeur, au fond du respect pour le travail, et qui

est la justice. Il y a un jugement populaire et presque paysan qui veut dire que celui qui n'aime pas son propre Bien ne respecte pas celui d'autrui. (*Le Lys dans la vallée*. Elle sait ce qui lui est dû ...) Si étrange que cela paraisse d'abord il n'est pas dans la nature de l'avare de prendre, de voler ; il ne peut ; ce serait troubler le cercle des travaux, hors duquel les biens n'ont plus de sens. La justice ne consiste pas premièrement non ! à juger les injustes et à crier qu'ils doivent rendre, mais à régler ses propres actions d'abord selon la probité. Probité dit moins que justice quant à l'idée, mais elle dit plus quant à l'action. Le contraste est frappant entre la ruse du paysan qui achète une vache, et le caractère sacré du marché conclu ; on n'y revient plus. Et, si je ne me trompe, dans ces marchandages et à travers l'idée de gagner, on voit poindre l'idée que c'est un désordre de payer trop cher. Ceux qui achètent à tout prix, sans se donner de peine, sont méprisés du paysan. Un prodigue est un injuste, parce qu'il fausse les prix. Convenons qu'il est quelquefois raisonnable de faire l'avare ; mais quelle force de plus si on l'est ! Quelle vue perçante et bien dirigée sur les causes des crises, du chômage, de la misère. C'est encore une idée populaire que celle-ci : les humbles vertus, de travail, d'ordre, d'épargne. Mais c'est aussi qu'on le veuille ou non, honorer un jugement (justice) clairvoyant sur la nature et la situation de l'homme. L'avare craint de manquer du nécessaire. Qu'est-ce à dire ? C'est qu'il regarde à la base ; il regarde le rapport de l'homme et des choses. Le besoin, le continuel travail (Franklin : la faim regarde par la fenêtre du travailleur). C'est apercevoir que l'inférieur porte le supérieur. Et de fait que reste-t-il de l'amour et de l'ambition dans les embarras du prodigue ? L'État est comme un grand corps (Platon). Et il faut que la base soit assurée par l'organisation des travaux nécessaires et une juste proportion de ceux-là à l'égard des autres. Platon a voulu dire, je crois, que la justice était dans la convenable proportion des fonctions de l'homme, et des fonctions divisées dans l'État. D'après cette vue il y aurait injustice dans le fait d'oublier l'inférieur, de n'y pas penser, de ne pas régler d'abord cette question. Injustice dans l'État à ajourner l'Économique, à ne penser que connaissance et puissance. Et bref c'est mal penser que ne pas penser d'abord au nécessaire. L'avare ne se trouve donc pas mal parti quant à la justice ; il la prend par le dessous, par une vue sans vanité de la richesse réelle. Place au fardeau, disait Napoléon. C'est pourquoi c'est une vue de génie que la probité de Gobseck. Manquer à une promesse de paiement, c'était se nier lui-même, s'affaiblir.

*Le 20 janvier 1931.*



Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

# *Onzième leçon*

---

## POURQUOI LE FAIRE ?

**27 janvier 1931**

[Retour à la table des matières](#)

Nos pensées, disais-je, nos pensées réelles ne sont que des repentirs. Penser fait souffrir. « Il n'y a qu'à ne pas y réfléchir ». Pensées réelles ? Comme si toutes nos pensées n'étaient pas réelles ? Un élève disait : deux ouvriers mettront deux fois plus de temps. Cela nous rappelle la poule <sup>1</sup>. Et il est clair que derrière ces formules burlesques, il n'y a point de pensée du tout. Mais, si ce même garçon, indifférent et d'ailleurs très poli, avait répondu correctement (il ne demandait pas mieux), dirai-je pour cela qu'il a formé une pensée, je dis une pensée à lui, une pensée inventée ? Simplement il se serait mis d'accord avec moi et il en aurait été ravi ; il aurait trouvé ce qu'il faut dire. De même qu'on dit d'un général : « Impatient de se battre ». En quoi on exprime l'admiration qu'on doit au héros qui volontairement met sa vie en jeu. Et ici se présentent d'autres pensées, comme si une enveloppe inerte s'ouvrait et donnait liberté à des êtres vivants et remuants. Le héros ? Mais s'il est ivre ? S'il est forcé (entre deux peurs) ? S'il ignore le danger (emportement ou légèreté) ? S'il manque tout à fait d'imagination (s'il n'a pas peur) ? Si enfin il n'a nulle expérience de ces choses ? Il y a aussi le sourd, qui ne s'aplatit point. Tout cela compté, je conçois des cas où l'homme qui a peur, et qui est seul, et

---

<sup>1</sup> « *Ma cour s'est envolée dans la poule de mon voisin.* » Spinoza.

n'est pas soutenu par l'opinion, veut agir contre la peur, réprimer la sédition du ventre, et se jure qu'il y arrivera, aimant mieux mourir courageux, lui, que vivre peureux, s'exerçant lui-même comme Guynemer. Alors j'admire ce modèle et je me jure d'agir de même dans une panique, dans une maladie, une fatigue, un découragement, une peur de la maladie et de la mort. Et nous voilà bien loin du général, qui par son métier ignore ces drames et qui sans doute en connaît d'autres : peur de l'humiliation, pitié peut-être, imitation de Napoléon, sentiment de la gloire, entraînement du jeu, orgueil, entêtement, doctrine. Toutes difficultés qu'il est beau de vaincre ; mais enfin nous n'en sommes plus au héros. Nous pouvons sans injustice comparer le général (Nivelle par exemple) à un banquier ou à un industriel qui sur un coup d'audace va risquer sa fortune, son prestige, sa réputation. Tel est le travail de la pensée. Mais pourquoi le faire ? Ah ! Pourquoi, quand nul ne le demande, quand je romps un accord agréable ? En réalité le moteur des pensées, ici comme toujours, c'est la passion, c'est un état violent et confus de la conscience, une conscience qui n'a pas fait ses comptes. Et quelle passion ? Un souvenir, et plus qu'un souvenir, d'une colère contre la guerre, contre ceux qui la préparent et la dirigent, contre les témoins trop complaisants. Je veux les juger, parce que je sens d'abord que je suis un mauvais juge et que je ne suis pas maître de moi. Il faut que j'arrive à tirer au clair ce mouvement obscur, qui, comme la peur, est une sorte de sédition. Il faut que j'arrive à voir clairement ce que je dois penser de toutes ces choses ; ce n'est pas une petite entreprise. Il s'agit d'une sorte de dialectique de l'honneur ; et cet exemple fait voir combien les exemples que j'ai considérés sont perdus dans une multitude de problèmes (pour l'amour et pour l'avarice, c'est de même), problèmes tous différents à chaque fois, selon la faute convulsive par laquelle je suis sommé de penser. Je reviens à cet élève indifférent ; il pensait alors selon la vanité. Il cherchait l'accord et le repos ; c'est bientôt fait ; la mémoire est une fonction merveilleuse qui assure dans les discussions non seulement l'accord, mais un certain désaccord, lui-même parfaitement convenable. Tout le monde sait que la terre tourne. Tout le monde sait qu'on peut même l'arrêter si on veut, selon la référence que l'on choisit. Ce sont de frivoles pensées. Elles ne furent sérieuses qu'au moment où elles furent inventées. Or quand nous disons que nous avons le devoir de penser le mieux que nous pouvons, entendons-nous ce devoir de nous accorder avec Poincaré, Einstein, Langevin, Perrin ? Ce n'est que politesse extérieure ; car nous ne connaissons ni les faits, ni les preuves, ni les hypothèses, ni les calculs. Nous faisons attention seulement à dire ce qu'il faut dire. Il manque le moteur, la honte de soi, l'indignation contre soi. J'ignore les motifs des savants. Je puis décrire (et c'est encore politesse) un amour désintéressé du vrai ; toujours est-il que cet amour ne va pas à tout le vrai, mais à un certain genre de vrai. Une passion plus forte, née du métier et de l'ambition, exige peut-être toute la lumière sur un point ; ou bien l'esprit de rivalité (l'esprit académique, comme dit Comte). Le même jugement sera plus paresseux s'il s'agit de juger des mérites d'un rival qui a été préféré pour une chaire et pour une croix. Ici encore tout commence par la vanité. On aime être préféré à un homme qu'on ne connaît pas, par un homme qui ne connaît ni l'un ni l'autre. Einstein invité à *tourner*. L'excès de vanité est ce qui ramène au travail, aux pensées réelles. C'est la dialectique de l'ambition ; elle ne laisse point de repos dès qu'on s'éveille à soi ; il faut mériter ; il faut se juger, être vrai avec soi. Peut-être la recherche du vrai (absolument parlant) est-elle une chose creuse. Nul ne s'intéresse à tous les procès du monde. Encore moins aux habitants de la planète Mars. Pour savoir ce que c'est que la nébuleuse d'Orion, pour

désirer le savoir, il faut être du métier. Ou alors convenons que l'on est peu exigeant sur les preuves ; c'est s'amuser d'un conte, ce n'est pas penser.

C'est pourquoi j'ai voulu montrer comment la conscience trouvait ses problèmes véritables dans les passions mêmes, et que toute vertu consistait à se gouverner contre les séditions du ventre et du thorax toujours produisant des pensées. Par exemple, la peur sans objet donne l'idée d'un danger et conduit à de folles croyances. La rivalité, de même. Et il s'agit de rétablir la paix en soi à la fois en apaisant le trouble (athlétisme) et en démêlant la folle idée. J'examine maintenant cette enquête, j'en recherche les conditions. J'aperçois qu'une telle enquête est du domaine de la Conscience Morale. D'où ce sujet : de la Conscience Morale quant à la recherche du vrai.

Et certainement c'est une question. Je ne dis pas la seule question. Car il est vrai aussi que la vertu repousse délibérément les mouvements bas. On peut avoir de l'honneur sans savoir ce que c'est, par une volonté de dominer la peur, de faire ce qu'on veut malgré la peur. Mais l'homme pense ; ce mouvement de gouverner n'est jamais sans pensées. On ne peut, dans le sérieux des passions, se satisfaire de ce que tout le monde dit (*les poules...* mais sans scandale). En amour encore moins. Et dans l'avarice encore moins ; les pièces fausses et les idées fausses et les comptes faux, cela ne va pas avec l'avarice. Et c'est pour cette raison que j'ai essayé d'esquisser les mouvements toujours sincères de cette passion peu connue. Elle ne fait pas de confidences elle est secrète comme la cassette d'Harpagon.

Or même dans l'avarice qu'on peut appeler somnolente, et dans toutes les passions, il y a des préjugés. L'homme est un être qui *se trompe*, et qui ne veut pas être détrompé. Un prodigue aime mieux croire qu'il ne se ruine pas. Un joueur n'aime pas à savoir que son système est faux. L'histoire humaine est l'histoire d'entêtements incroyables, comme les superstitions le montrent. Ce n'est pas que la découverte du vrai soit tellement difficile, il faut seulement regarder (Painlevé, la lune cendrée). Un homme de lettres disait : si les étoiles tournaient, on le saurait. Il n'y a pourtant qu'à regarder. Souvent aussi les questions sont difficiles, on refuse l'aventure (les responsabilités de la guerre). Il y a des cas intermédiaires (l'affaire Dreyfus) où, même en présence d'une obscurité très réelle, on distingue pourtant très bien une volonté de croire, et une ruse admirable contre les preuves (ne lire qu'un journal, etc.). Et au rebours, dans cet exemple fameux, on comprend très bien comment l'amour de la vérité règle la justice. Il la règle, mais encore une fois l'une et l'autre sont amenées au jour par quelque passion (une révolte contre la tyrannie) qu'il faut éclairer, sans quoi on rougirait de soi. Ce sont les drames naturels qui font les drames de la pensée. Et je crois que ceux qui ont réfléchi furent des penseurs irrités, d'abord portés violemment à quelque énorme erreur, et importune par le tumulte intérieur.

Il faut regarder aux passions si l'on veut dire au sujet du mensonge (offense à la vérité) quelque chose qui se tienne debout.

Si toute vérité était sacrée, on ne verrait pas tant de mensonges légers à la conscience. Dans le fait la honte de mentir est toujours la honte d'autre chose (des motifs). On ment par peur pour flatter, par ambition, par respect avilissant qui n'a pour cause qu'un genre de peur ou de désir. Autrement, on

dit bien qu'on n'a pas pu assister, etc. Le mensonge n'est honteux que si la paresse, par exemple, est cause qu'on s'est abstenu. Beaucoup de vérités sont des ombres légères. Un conteur arrange un récit ; mais l'homme qui se disculpe pense à la faute ; il se trouve en présence d'un mouvement intime qui fut plus fort que lui, d'un esclavage. Exemples connus : un confesseur ment pour garder le secret. Vous mentirez pour garder un secret promis ou juré. Le mensonge à l'ennemi est approuvé. Le mensonge au malade. « Quoi ? vous iriez dire à la vieille Émilie... ». Il y a une quantité de mensonges pieux ; cela tient à ce que la plupart des propositions que l'on nomme vérités nous sont tout à fait indifférentes.

Ce long détour est pour nous amener à une étude assez aride ; il s'agit de la part de volonté, de foi jurée, qui se trouve dans la recherche de la vérité. Une remarque illustrera encore les approches de cette étude. La vérité ? Qu'est-ce que la vérité ? Y a-t-il une seule vérité au monde qui ne puisse être ruinée, soit par un argument, soit par un fait ? Nous ne savons pas tout du monde et, comme tout se tient, nous ne savons rien tout à fait. Connaissances approchées. C'est un lieu commun. (Découvertes et inventions). Il y a un demi siècle on proposait comme chose impossible de lire de Calcutta le *Times* de Londres. On peut maintenant l'entendre ; on le lira. Les théorèmes sont tous hypothétiques. Il y a des postulats. Qui donc sait ? Ici la robuste doctrine des Stoïciens. Vérité = tension ; c'est une sorte de vertu<sup>1</sup>. Il y a des hommes vrais ; le sage ne se trompe jamais même quand il dit le faux. Que signifie ? Que la volonté de savoir, et le progrès à partir d'une erreur, c'est le savoir réel. Voilà donc que la vérité se change, d'objet qu'elle était d'abord, en une manière de penser, en une police de l'Esprit. La vertu de Sagesse (grande et méconnue) ressemble en cela aux autres vertus. De même que le Courage est une lutte contre la peur, la Tempérance, contre le plaisir, la justice, contre l'avarice et d'autres passions, de même la Sagesse est une lutte contre la croyance ; mais non pas contre telle croyance qu'on n'a pas (car alors l'amour de la vérité est faible et sans aucune puissance) mais contre ce que l'on croit. Et l'on peut bien croire quelque chose de vrai ; mais c'est la manière de croire qui est mauvaise, qui est un mauvais régime intérieur ; ne plus penser aux preuves, ne plus les faire vivre ni revivre (transformation de la pensée en mémoire), cela se fait aussitôt. Qui pense aux nombres lorsqu'il calcule ? Or cet état de récitant est insupportable (quand on parle ou qu'on lit) parce qu'on ne le dirige pas. Les pensées ne vivent que par un énergique doute. Bref il faut un genre de courage pour rester dans le vrai. Non pas seulement s'ouvrir aux preuves. Ici est le piège ; si l'on n'a que des idées mortes et non vivantes, on n'est pas ouvert aux preuves. Il n'y a que celui qui garde son mouvement propre de Libre Penseur qui puisse se dire ouvert à de nouvelles preuves ou à de nouveaux faits. Toute l'histoire des idées scientifiques, morales, religieuses, s'explique par là. Il faut vouloir penser. La pensée n'est pas un mécanisme, une fatalité d'un autre genre.

*Le 27 janvier 1931.*

<sup>1</sup> Le fou en plein jour. Par hasard. Non.

Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

## *Douzième leçon*

---

# LA VERTU INTELLECTUELLE

**3 février 1931**

[Retour à la table des matières](#)

J'ai voulu vous représenter la race des gobe-mouches ou avaleurs de preuves. Nous tous. Car nous ne montons pas une garde vigilante ; fasse la preuve ce qu'elle pourra. Je l'avale. Instabilité qui communément n'est pas estimée. On soupçonne qu'il est mieux de retrouver toutes les vérités par un système juré, que de changer de système. Par exemple un catholique, un monarchiste, un individualiste pensant la crise, et même selon Marx. D'où nous devinons, il me semble, qu'il y a des devoirs de pensée autres que d'être disposé à changer sur preuves. Vanité des discussions. L'homme est établi dans ses pensées ; et nous sentons bien que ce n'est pas lui le penseur esclave ; c'est le gobe-mouches, animal parisien principalement. Ces peintures sont faciles, mais il faut venir au difficile, c'est-à-dire à ceci qu'il y a de la volonté dans la pensée, et que la conscience morale trouve ici son centre d'application. Car la première ruse contre le vrai est de ne pas s'en soucier. L'incrédulité a deux sources : la peur du vrai et par suite un refus d'un certain genre de vrai.

La thèse la plus forte contre la gênante morale, c'est le fatalisme <sup>1</sup>. Je n'entreprends pas ici d'examiner directement cette idée ; je veux plutôt fonder l'idée contraire, la certitude de la liberté, la foi, sur un inventaire de la conscience morale universelle. Et il m'a toujours semblé que la preuve par excellence contre l'idole fataliste ou déterministe se trouvait dans la fonction même de pensée. C'est dire encore une fois que toute conscience est conscience morale. Platon nous a avertis par son mythe du Bien Soleil des Idées (être et connaissance), et c'est en somme le contenu de ce mythe fameux que nous avons à développer.

Communément, je dis parmi les philosophes, la pensée est mal décrite, comme une mécanique bien montée en quelques-uns, dérangée en d'autres, et qui de soi-même donne l'inévitable résultat. Posée l'addition, la somme est posée ; vous n'y échapperez pas. Ce sont des exemples simples. Et sont-ce des pensées ? Un esprit juste serait un esprit bien monté, bien essayé, qui ne pourrait plus se tromper. Or j'ai assez montré que les plus forts se trompent aisément. Il faut donc regarder de près à cette nécessité des pensées (tout le Spinozisme), et en somme à cette Métaphysique des Pensées pensées qui est d'apparence majestueuse (preuves de Dieu par les logarithmes, par les vérités éternelles, etc.). L'immense et absolue prédestination qui en résulte fait qu'on refuse cette preuve. Mais souvent on y retombe (exemple Taine . le vice et la vertu... Et la vérité ?). Ici il faut serrer de près et rompre avec des discours faciles. Renouvier a beaucoup fait (on le nomme volontariste) pour réintégrer la raison pratique dans la raison théorique. Et voici la question qu'il pose. En quoi la pensée d'un fou, si extravagante qu'on la suppose, est-elle fautive ? Car enfin cette pensée n'est pas arbitraire ; elle exprime toute la nature, et en même temps la nature du fou. Comme, si une machine a une dent de moins, le résultat est vrai ; il est conforme au vrai qu'un pont s'écroule lorsque... De même il est conforme au vrai qu'un homme déraisonne s'il a trop bu. Comprenez bien cette étrange conséquence qui nous tient dès que nous considérons le penseur comme une machine déterminée par la nécessité. Renouvier éclairait cela en remarquant que le fou ne doute jamais. Descartes avait jeté une plus vive lumière en mettant le doute à sa vraie place, comme marque de l'homme (libre arbitre) ; et il a ouvert des voies étonnantes disant que c'est encore par là qu'il faut autant qu'on peut concevoir Dieu. C'est justement le contraire du Spinozisme, Dieu immense machine à compter. Mais il est vrai qu'il y a dans ce penseur de l'insondable et un Dieu pensée qui est bien le Dieu étendue, mais qui en un autre sens ne l'est pas. Je prends ces aventureuses pensées comme des mythologies qui traduisent notre situation intellectuelle. Si mes pensées résultent de la nécessité de la nature divine, elles sont toutes vraies (la poule exprime très exactement et sans la moindre erreur un dérangement des organes parleurs, un mouvement de précipitation, une sorte de bégalement sans secousse). J'ai souvent suivi cette idée étonnante : l'arc-en-ciel, le reflet, le bâton brisé ne sont point faux. Rien n'est faux dans les apparences. Nous n'aurions donc qu'à accepter tout, comme les fakirs ? Or nous passons d'erreur à vérité. Par quel chemin ? Ici encore Platon est un guide sûr. La Caverne, métaphore parfaite qui ne veut point dire que les hommes n'ont qu'à refléter les ombres. Mais non. On les délivre ; on leur fait faire un étrange détour. Par exemple (cet exemple est à nous non à Platon), on nous explique ce que c'est que réfraction : quelque chose chemine, projectile ou onde. Et il

<sup>1</sup> Le déterminisme.

faut déjà être instruit de géométrie et hardi à penser pour bien comprendre cette autre nécessité (d'après une hypothèse conforme à la logique de l'ordre). Quand j'ai compris cela, je viens à comprendre qu'un bâton plongé dans l'eau ne peut pas me paraître droit. Mais j'arrive aussi à comprendre que la déviation est liée à la différence des vitesses ; ce bâton peut donc (mesuré) me faire connaître la nature du liquide ; et le pouvoir réfringent me fera connaître la composition d'un diamant. C'est par ce détour mathématique (s'en aller hors de la caverne, puis *revenir*) que de mes erreurs je fais des vérités. Mais le détour mathématique suppose d'étranges simplifications que beaucoup disent fausses : la droite, l'angle, les parallèles. Einstein dit que l'espace est courbe, etc. Einstein sans doute l'entend bien, il a fait le détour. Mais vous apercevez le point où la nécessité de nos pensées se trouve brisée. Rien ne me force à penser la droite, car il n'y a point de droite. Ni à rester fidèle à cette pensée, fidélité qui est l'âme de la géométrie. Je donnerai un autre exemple : le plan, dans l'analyse cartésienne. Qu'est-ce qu'un plan ? Le savons-nous, dit l'esprit fort ? Comme disait l'autre : savons-nous ce qui se passe dans un tuyau sonore ? Or ici je dirai : il ne s'y passe que ce que j'ai décidé. Mais bien plus assuré encore sur la géométrie, je dirai : autant que je pense, il ne s'y passe que ce que j'ai décidé. Et le non-Euclidien dira de même. Cet exemple fameux fait voir qu'on ne pense point sans un parti pris. Nous voilà loin du fou, qui porte tout l'univers dans chacune de ses pensées (le délirant, de même) ; au contraire nous refusons l'univers, nous refusons ce qu'il veut nous persuader. Là est le sens de l'idéalisme (Platon et Descartes). Ce n'est pas qu'ils nient, mais ils rabattent, ils ajournent. La réponse de l'univers ne prouvera pas que mon hypothèse est fausse (le triangle Poincaré) mais que mon hypothèse a négligé des circonstances, ce que je sais. Rien de ce qui a été bien pensé n'est faux par l'expérience. Et c'est mon idée insuffisante qui me fait découvrir quelque chose de nouveau dans l'univers (les troublantes d'Uranus). Je n'entre point dans cet immense sujet ; mais j'avertis les gobe-mouches. Il paraît que l'espace est courbe. Comme si le courbe n'était pas pensé par le plan et le droit, etc. Nous avons grand besoin de Platon et Descartes.

Mais il suffit pour mon projet que l'on voie s'ouvrir le champ réel des recherches, et au sujet des pensées les plus rigoureuses. Rien ne nous force. Nous décrétons. Nous décrétons l'ordre entre des objets qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres. La pensée n'est pas un produit comme le sucre et le vitriol. Et comme disaient les stoïciens, Descartes est dans le vrai même lorsqu'il se trompe (l'aimant). Mais se trompe-t-il ? Les parties cannelées n'existent pas plus que la droite et le plan. On ne montre pas les atomes ; on les invente, on les construit. Le nerf de la géométrie, c'est un genre de courage, qui ne repose que sur soi. La Mathématique est une science où l'on ne sait de quoi on parle, ni si ce que l'on dit est vrai, dit Russell ; et voilà encore un paradoxe pour les gobe-mouches.

Il nous suffit d'apercevoir la signification du doute cartésien. Rien ne me force, car je suis croyant et je reste croyant. Mais ici il faut décider. Ou penser selon l'objet, ou penser selon l'esprit. *Il faut*. C'est le mot de la conscience morale. Poincaré, après bien des jeux, a fini par conclure que les pragmatistes, purs empiristes, manquent de cœur. Le mot, comme je l'ai remarqué, exprime ensemble courage et sentiment. Il y aura sans doute à faire voir comment le sentiment soutient ce genre de courage. Je m'en tiens à la générosité cartésienne. Mais avant de développer cette foi essentielle (*Intellectus fidem ...*) je

veux suivre maintenant un peu Lagneau qui, après bien des formules abstraites (Nécessité suppose Liberté) arrivait à serrer de bien près le problème de la preuve, essayant de concevoir une preuve irrésistible ; ce serait un mécanisme, ce ne serait pas une pensée, un jugement (remarquez que ce beau mot a un sens populaire qui est pratique). Et tout revient à ne pas confondre pensée pensante et pensée pensée ; à ne point confondre la pensée avec une machine à compter ; à savoir ce que c'est que nombre, et *qu'il n'y a pas* de nombres (ce qui ruine la preuve par les logarithmes notamment). Et Platon revient avec son idée du Bien, qui veut dire qu'on ne pense que par une volonté de bien penser, et par égard pour soi.

Cette foi a des prolongements. Mais il faut d'abord la saisir dans sa pureté. Si je viens à croire, quand je réfléchis, que mes pensées ne dépendent pas de moi, quel sens a la réflexion ? Pourquoi chercher ? Bien ou mal penser, cela n'a pas de sens. Il faut s'attacher et se détacher selon l'événement de ses pensées. Cette idée étrange s'est glissée un peu partout. Et même dans l'enseignement. Laissez-les divaguer. Sans doute ainsi on les connaît mieux ; oui mais on ne les instruit pas. C'est la même erreur, mais plus profondément cachée, que celle que je signalais au commencement, à savoir qu'il n'y a de vérité et de morale que par le *conformisme*. Au lieu qu'au contraire la Vérité, qui sous ce rapport éclaire la morale, est une conquête intime universellement ; c'est une police intérieure, une MÉTHODE (Descartes). Se connaître esprit c'est se voir responsable de ses pensées devant soi. Ainsi la sagesse suppose la foi en l'esprit libre. De la même manière que les vertus supposent la foi en la volonté libre, et les vices au contraire. Mais sans doute, et malgré l'apparence, c'est la vertu intellectuelle qui nous fait apercevoir le mieux qu'il n'y a pas de destin.

*Le 3 février 1931.*

On peut suivre les autres postulats : Immortalité (*Phédon*) Dieu (Descartes). D'où profonde différence avec le Dieu Chose. Ce qu'ils ont entrevu par l'ordre de la grâce ; mais ils tombent dans le doute et même le désespoir. Le Dieu Chose ne s'accorde pas facilement avec le Dieu Esprit. Il faut choisir.



Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

## *Treizième leçon*

---

# L'OBSTINATION HÉROÏQUE

**10 février 1931**[Retour à la table des matières](#)

J'arrivais la dernière fois à Lagneau que je peux tant bien que mal ressusciter ici dans un de ses beaux moments. Nous aurons du moins le sentiment de l'obscurité qui lui était propre. Remarquez que nous sommes dans un problème passionnant ; toute la conscience morale est en risque. Il s'agit de Liberté. Aux Universités Populaires, j'ai remarqué ce paradoxe des libres penseurs prévenus et presque irrités contre la liberté, et le catholique rétablissant la notion commune. Et ce qui effraie le libre penseur, c'est que la liberté semble abolir toute règle de penser (on pensera ce qu'on veut, ce qui plaît, ce qui est utile à l'État, à l'ordre public. Ces mensonges pieux sont innombrables. *Il ne faut pas dire* qu'un général s'est trompé, etc.). Mais le libre penseur est rejeté à l'extrême opposé, c'est-à-dire que toutes nos pensées sont déterminées par le mécanisme de notre corps, de la société, des choses. Ainsi les amis de la justice arrivent à dire qu'il n'y a plus de justice et par ce détour à donner raison au tyran. On voit ici que la philosophie est un jeu dangereux et difficile. Or je suis en train de montrer, si je puis, que la supposition d'une pensée forcée supprime la pensée même. Or Lagneau se tenait toujours là justement entre

Nécessité (nombres figures mouvements et toute la nature) et Liberté. Soucieux, à ce que je comprenais à peu près, de garder les deux. D'abord par cette raison qu'un terme n'a de sens que par l'autre, ce qui me paraissait bien abstrait. Encore par cette raison que sans la liberté de reconstruire selon l'ordre (Descartes), c'est-à-dire de refuser et de douter, la nécessité ne nous serait point connue. Il n'y a qu'un esprit libre qui puisse penser réellement la nécessité. Cela me touchait un peu plus. Mais je veux en arriver à la pensée centrale qui tient en peu de paroles mais qui m'a instruit quelquefois, autant que je peux la retrouver. Lagneau avait examiné les fameux Sceptiques sous tous les aspects. Que la preuve suppose toujours quelque chose qui soit admis sans preuve, sans quoi on irait de preuve en preuve, etc. Mais là-dessus il s'arrêtait ; il essayait de concevoir une preuve irrésistible, une preuve qui nous conduirait sans erreur, sans écart, sans doute possible, sans résistance possible, sans liberté possible. C'est là qu'il était beau prononçant que cette preuve ne serait plus une pensée, mais plutôt une sorte de chose, une nature forçante, un objet plus fort que notre jugement. Il n'y aurait plus à délibérer, plus de recours ; notre pensée se ferait selon la nécessité ; ce ne serait plus penser, mais plutôt assister impuissants au développement de notre pensée ; nous ne pourrions nous empêcher de croire. Il n'y aurait plus de pensée ; il n'y aurait plus qu'un mécanisme ; il n'y aurait plus au-dessus de nous ce risque de mal penser, ni le devoir de bien penser ; notre jugement n'ajouterait rien. Cela est à peine concevable ; cela n'est même pas concevable du tout. C'est bien la position du fou, mais avec plus de raffinement. Tout est nécessité dans une pensée parfaitement claire. Or, disait-il, penser n'est pas premièrement comprendre, c'est premièrement juger. Le plus pur mouvement de pensée enferme encore la réflexion, la suspension, l'arrière-pensée que nous ne sommes pas au pouvoir d'un mécanisme étranger. Ce qui fait la pensée (peser), c'est la précaution, comme Descartes l'avait vu. A la rigueur je puis douter ; c'est à moi de décider : ce pouvoir, je ne puis le transférer à la preuve ; je ne puis m'en remettre à l'objet, si clairement aménagé qu'il soit ; autrement dit, ajoutait-il, si l'on prend pensée comme une aventure où la preuve décidera de tout, c'est le scepticisme qui est le vrai. Le sceptique exprime que l'homme pense, qu'il y a un risque à penser, à oser penser, enfin que penser relève du vouloir. « Être ou ne pas être soi et toutes choses, il faut choisir. » Nous sommes ici dans un désert abstrait et comme à l'entrée d'un Spinozisme mécanique, où notre pensée nous est livrée telle qu'elle peut être, telle qu'elle ne peut pas ne pas être, aussi étrangère à nous que le cours des astres. Revenons sur la terre.

La notion de jugement est de commun usage. Chacun sent profondément la différence entre un homme qui raisonne bien (partant d'une hypothèse) et un homme de jugement. Nous entendons jugement par rapport à des problèmes qu'on ne peut réduire en termes clairs, et à l'égard desquels il faut décider (en justice), il faut se risquer. Profonde différence avec l'oracle homérique : « Voici ce qu'un dieu m'inspire », c'est se faire partie de la nature, exprimer la nécessité de la nature. Au contraire l'homme de jugement rassemble ses moyens de connaître, distingue les suppositions et les preuves, ce qui est démontré et calculé, ce qui est constaté, ce qui est ignoré ; tout cela examiné, il pense le mieux qu'il peut parce qu'il se garde libre. Et aux dieux le reste. Telle est la situation humaine la plus honorée. Et nul n'y arrive et ne s'y maintient que par un doute de force, et investigateur, qui, conformément à Descartes, ne porte jamais que sur l'objet et sur la puissance des apparences.

Une idée *claire* ? (Valéry). Il n'y a de clarté que par la libre investigation. Aussi le doute de force ne frappe jamais le devoir de penser librement ni l'assurance qu'on le peut. Nous n'attendons pas la pensée comme un secours de nécessité ; mais au contraire ce qui se pense tout seul, ce qui va de soi, ce qui s'offre avec les apparences de l'évidence, c'est de cela que nous nous défions. Claude Bernard : le doute, instrument d'investigation. Arriver à l'évidence, c'est toujours nier une évidence ; enfin il s'agit de faire la preuve et non pas de la subir.

Cette situation du penseur n'est pas assez comprise. On veut des vérités sur lesquelles il n'y ait pas à revenir. Penser, c'est savoir qu'il n'y a pas de telles béquilles. Ni dans la théorie, car elle *suppose*, ni dans l'expérience, car elle ne peut tout savoir. Ainsi nous sommes ramenés à l'idée Stoïcienne de l'homme vrai par la libre pensée, par une volonté constante de bien penser ; celui-là est dans le vrai, il avance indéfiniment, il est en perpétuel progrès sur lui-même, en perpétuel éveil ; au contraire celui qui s'arrête de penser est dans le faux. Et le fait est que même les preuves d'Euclide n'existent que par un continuel doute, sur ces preuves mêmes et sur cette belle pensée *des demandes* (postulats).

Il y a donc une foi dans la pensée, exactement l'affirmation qu'il dépend de nous de bien ou mal penser (sans quoi nous penserions une chose ou une autre, sans jamais douter). Douter de l'incertain, ce n'est pas douter, c'est flotter. Or toute la force de Descartes est que le doute assure la pensée d'elle-même, car à la rigueur elle peut tout refuser ; donc qui la tromperait ? Telle est la position de l'homme, à la fois instable et stable : se croire libre, au moins par la pensée, et ne croire rien d'autre. Ces considérations assez arides s'accordent avec le sentiment commun de ceux qui prétendent penser librement. Par là s'expliquent les discussions, l'individualisme, l'obstination héroïque à ne croire finalement que soi, enfin les innombrables hérésies, la foi au progrès sans fin, et la défiance à l'égard de tout ce qui se donne comme établi, ordre politique ou système intellectuel. Et encore une fois la pensée mortelle est celle-ci : je pense comme je ne puis pas ne pas penser, selon l'époque, le métier, la classe, l'intérêt. (Les pensées d'un homme dépendent de la manière dont il gagne sa vie). Si nous sommes enfermés là tout est vrai et tout est juste. Mais, si c'était ainsi, quel sens aurait le vrai ? Le langage commun a consacré l'expression de libre pensée comme exprimant l'attribut essentiel de la pensée, et cet attribut même, on ne peut le prouver ; il faut le poser. Il faut croire au moins cela que la volonté de penser peut quelque chose.

je donnerai encore un exemple des contradictions auxquelles on est conduit si l'on refuse le pouvoir de penser. Valéry a écrit : « Méprise tes pensées, comme elles passent et repassent ». Ce sont les pensées marquées de nature et de nécessité mécanique. Mais il y a dans cet homme du diabolique et une incrédulité à sa libre pensée, qui pourtant juge toute pensée, lorsqu'il rajeunit la vieille thèse : il n'y a point de sincérité dans l'art, car je choisis, je refuse (mensonge de l'art). Il n'y a pas de sincérité dans la vertu, mais un mensonge à soi, un refus d'une partie de soi. Il n'y a point de sincérité dans la pensée, car elle refuse d'être spontanée, et de se tromper selon sa nature. Mais, à ce compte, c'est le fou qui est sincère, lui qui ne doute jamais, qui ne passe pas au crible ses pensées. Cette idée étrange revient toujours. Ce n'est qu'un refus de la conscience morale ; un refus de l'âme s'opposant à la nature.

Autre idée d'après celle-là. Ces thèses que j'essaie d'articuler sonnent assez comme la religion. Il y a un Dieu de Descartes. Mais on peut bien dire que tout l'édifice religieux repose sur l'homme tel qu'il est, sur un examen du problème moral, et d'abord du problème de la pensée, qui est moral aussi par ceci que la pensée enferme le devoir de bien penser, donc le pouvoir (tu dois donc tu peux). Kant, *La Religion dans les limites de la simple Raison*. La foi est quelque chose ; et cela est dans la pensée commune, mais confus. Il faut la foi. C'est le contenu de la foi qu'il s'agit de développer. L'homme tel qu'il est, je le décris. Or il) Croire à la pensée libre. 20 Croire à la pensée Universelle. 30 En quel sens ? Descartes ou Thomas.

Les preuves de Descartes éclairent un avenir tout neuf, par un ordre nouveau des valeurs. La pensée au-dessus de la puissance, la liberté au-dessus de la nécessité, un Dieu qui ne soit point *premièrement puissance*, cela mène loin. Car si toute puissance est de Dieu, c'est l'esclavage. Tout est bien comme il est , il y a impiété à accuser *l'Être* (Lagneau). L'idée est exprimée par le symbole chrétien ; elle est partout dans la religion et partout écrasée par la puissance.

Etc.

*Le 10 février 1931.*

Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

# *Quatorzième leçon*

---

## L'ABDICATION

**24 février 1931**

[Retour à la table des matières](#)

J'ai insisté beaucoup sur les conditions intellectuelles de la conscience morale, ce qui était traiter d'abord de la vertu de sagesse. Beaucoup, non point trop. Il n'y a point de conscience morale sans jugement. Et ce beau mot signifie à la fois connaissance et condamnation. Par un double sens du même genre, un homme faux signifie un homme perfide. Et cela nous avertit que le premier effet de la mauvaise foi est de nous boucher les yeux à nous-mêmes. La première faute est souvent (non pas peut-être toujours) de ne pas penser au vrai, et de juger d'après l'apparence, le semblant, la coutume, l'exemple, l'opinion. Il y a des manières agressives de ne pas penser au vrai. Scepticisme, pragmatisme, c'est la même doctrine. On ne peut rien prouver, ni rien expliquer, ni rien savoir d'assuré. Il n'y a que des opinions, qui dépendent des intérêts et des passions. « Qui veut noyer son chien... ». « La pensée d'un homme en place c'est son salaire. » Telle est la philosophie des hommes qui ne veulent pas être embarrassés de scrupule. Le scrupule est proprement une recherche, un doute actif concernant le vrai. Ce genre de scepticisme qui s'accommode du badinage, de l'esprit, est comme une réserve contre la menace de la vertu. Protagoras disait : il n'y a pas d'opinions vraies ni

d'opinions fausses ; il y a seulement des opinions nuisibles et utiles. Seulement comme le peuple ne croira jamais cela, comme le peuple a conservé l'idole du vrai et du faux (soutien du bien et du mal, car le bien, c'est le vrai bien, et le mal, c'est le vrai mal), l'homme d'État a proprement pour rôle, comme orateur, de prouver au peuple que l'opinion utile est vraie. Je veux m'arrêter un peu sur ces pensées troubles, qui jamais ne sont avouées, même à soi. C'est Platon, ce n'est pas Protagoras, qui a compris Protagoras. Par exemple un discours de pasteur allemand pendant la guerre, mal traduit, odieux, il est avantageux que l'on croie que c'est vrai. Et il n'est donc pas avantageux de se dire cela même. Il était avantageux de faire croire que les Allemands tuaient les prisonniers ; car alors il y aurait moins de prisonniers. Mais il ne faut point (jamais) soutenir que c'est avantageux ; il faut soutenir que c'est vrai. L'orateur du genre de Protagoras est ainsi en garde contre sa propre pensée. Voilà une position singulière. Et peut-être même impossible. Ce mensonge comme tout mensonge se défait de lui-même par une contradiction entre ce que l'on pense et ce que l'on dit. Effort contre soi, rougeurs, embarras. Le signe emporte la conviction, surtout s'il y a doute, et si l'on ne s'est pas juré de chercher intrépidement le vrai. Le vrai ne se montre jamais à qui ne le cherche pas. D'où une vie en dehors, selon le discours, où l'on s'étourdit soi-même par son propre discours. On s'interdit alors de juger. Protagoras est mieux placé pour persuader, si d'abord il se croit persuadé. En mon âme et conscience, dit le chef du jury, c'est-à-dire que ce soit utile ou non, en ma pensée cherchant seulement le vrai. Cette expression est forte. Comme je disais, elle fait exister l'âme, cette partie de l'homme qui met le vrai au-dessus de tout. L'âme, autant dire la conscience ; et la conscience de nouveau nous apparaît comme un rapport de soi à soi, sans considération des effets extérieurs. Fais ce que dois, advienne que pourra ; mais remontons -connais vraiment ce que tu dois, advienne que pourra. Or il y a une peur du vrai. L'Annamite dit naïvement : un mensonge peut être réparé, la vérité non. De Gourmont disait : « Ce qu'il y a de dangereux dans la vérité, c'est que, si on la cherche, on la trouve ». On pourrait dire aussi : « Ce qu'il y a de rassurant dans la vérité, c'est que, si on ne la cherche pas, on ne la trouve pas ». Ainsi il s'agit de penser ou non. La première faute, c'est de trahir son âme, comme dit Alceste. Ou nous dirons : ne pas vouloir d'âme, refuser son âme, refuser ce dangereux pouvoir de connaître, dont on ne peut mesurer les ravages. En somme, ne pas penser avec soi. C'est ne plus penser du tout.

La pensée bourgeoise a été souvent maltraitée. On demande : qu'est-ce que bourgeois ? je réponds : celui qui vit de persuader, qui appelle vrai ce qui réussit, qui n'a même point, qui ne peut pas avoir l'idée d'une vérité qui nuirait à la carrière. Foch traçait en ses cours un pragmatisme absolu ; car il disait : le devoir d'un subordonné n'est pas seulement d'agir comme s'il croyait que le chef a raison ; c'est réserver une part de soi ; c'est une secrète trahison ; on obéira mal ; on obéira en jugeant que ce qu'on fait ne réussira pas. La vertu du subordonné est donc de croire que le chef a raison. Si le chef est changé, encore croire. Cet état d'esprit est à peine concevable ; ce n'est pas un état d'esprit ; c'est le renoncement à l'esprit. Or tout chef, en toute la politique, peut en dire autant. L'inspecteur d'académie, agent d'exécution : « Taisez-vous, disait le capitaine, vous n'êtes qu'un simple agent d'exécution. » Ici nous prenons la pensée sur le fait ; la pensée sans condition, la pensée qui ne reconnaît d'autre règle que le vrai cherché selon la méthode, la pensée, c'est la révolte. Tel est l'esprit jésuite, politique, organisateur. On demandait aux

Jansénistes de déclarer fausses cinq propositions de Jansénius (car ne devez-vous pas vous soumettre au pape ? A l'archevêque ?). Eux, mis en présence de cette sommation, ils disaient bien : nous condamnons les cinq propositions, car nous reconnaissons n'avoir pas de lumières suffisantes sur ce point mystérieux de la grâce et du libre arbitre ; mais nous ne pouvons dire qu'elles sont dans Jansénius sans les y avoir trouvées, car ce genre de recherche n'a rien de difficile. Les religieuses elles-mêmes tinrent bon là-dessus. Mais ce n'était qu'un petit troupeau. L'intérêt de l'Église (l'unité, un pouvoir) était un argument étourdissant. Est-ce obéir que réserver une secrète opinion ? Vous voyez, par ce que je rappelais de Foch, que les noms ont changé, mais non point tant les choses. Le subordonné doit soumettre son esprit aussi. Tel est donc le Pragmatisme. Et je puis dire enfin que le Pragmatisme soumet Protagoras lui-même. Car, s'il est avantageux que le peuple croie que l'ennemi est l'agresseur, il est avantageux à l'orateur de le croire aussi. Il y arrive. Les ministres qui vinrent affirmer solennellement la culpabilité de Dreyfus croyaient ce qu'ils disaient. Au fond, si on avait tiré leur pensée au clair, on aurait trouvé ceci : la situation intérieure et extérieure exige que Dreyfus soit dit coupable ; et, comme on ne peut pas avouer une telle pensée, il ne faut pas l'avoir ; il faut n'avoir aucune pensée, ne point penser à part soi, mais parler, et faire sonner l'écho de l'opinion. Telle est l'abdication de la conscience morale. Je la saisis ici à sa racine, dans la conscience même (*morale* étant un adjectif superflu). Et j'aperçois que cette abdication est une sorte de loi de la politique. La politique étant bourgeoise, au sens que je disais, c'est-à-dire la politique reposant sur la persuasion. Un des traits que l'on remarque au pays des Soviets, c'est la liberté de critique (Le journal de l'Usine. Le Cinéma journal). Est-ce prolétarien ? Est-ce un trait des temps nouveaux ? En tout cas, et pour le dire en passant, je n'aurais pas de peine à expliquer cette confiance dans le vrai par le métier même du prolétaire, qui ne vit nullement de persuader, car il agit sur les choses ; et il est clair qu'ici il n'est jamais avantageux de se tromper. Se tromper, admirable expression, pleine de sens. L'homme se trompe déjà assez sans le vouloir ; mais le cas le plus remarquable et le plus commun est de se tromper volontairement, si l'on peut dire, de refuser de s'éclairer. Au reste la grande révolution populaire qu'est le Christianisme est fondée sur le vrai ; c'est par là qu'elle est populaire. Il s'agit de se conduire selon le vrai, quel qu'il soit ; et le premier sens, le vrai sens, qui n'est pas encore développé (car il s'en faut que le Christianisme ait suivi la redoutable voie de l'examen de conscience réel sans restriction), le vrai sens, opposé à tout pragmatisme, c'est que le vrai, quel qu'il soit, il faudra lui sacrifier tout (tu quitteras ton père et ta mère, tu donneras ton bien, etc.). C'était éveiller l'esprit. L'utile était aussitôt méprisé. D'un mouvement naturel ils suivaient le maître.

*Le 24 février 1931.*

Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

# Quinzième leçon

---

## PLATON LE JANSÉNISTE SANS DIEU

[Retour à la table des matières](#)

Mais revenons ; nous trouverons dans nos affaires les plus familières cette menace de l'esprit. (De Camps ou d'Espars cherchant dans leurs titres de propriété voulaient savoir ce qu'il en était). Chacun s'est posé le problème de la conscience au sujet des banques qui paient si bien. Un homme de sens me disait à ce propos : « On devrait toujours se demander d'où vient l'argent. » Oui mais on ne se le demande pas. Qui a perdu ce que je gagne ? C'est une pensée importune. Il s'agit d'éteindre la conscience. Et en effet le chemin est périlleux. Qu'est-ce que l'argent ? L'argent produit-il ? Ou bien est-ce le travail qui produit ? Quelle est la part légitime de l'organisateur, du conseil juridique, du prêteur <sup>1</sup> ? L'homme qui vit de persuader ne se pose point ces questions, parce qu'il prend comme faux (ou sans intérêt) *ce qui* déplaît. L'injustice à sa racine serait donc un refus de savoir. Il vaut mieux ne pas se poser de telles questions. C'est ce qu'avaient compris Socrate et Platon. « Nul n'est méchant volontairement » ; ils voulaient dire que nul n'est méchant en sachant qu'il

---

<sup>1</sup> Pragmatique du bourgeois.



l'est. Ils voulaient dire que le premier article de la morale est de se juger soi-même selon le vrai (connais-toi). Et certes tout n'est pas réglé dès qu'on sait ce qu'on devrait faire. Mais le principe de toute vertu n'en est pas moins *un savoir*, et une ferme résolution de se conduire selon ce qu'on sait vrai, advienne que pourra.

J'insiste sur ce caractère de la vertu. La vertu n'est pas la recherche d'un avantage, d'une conséquence heureuse. La vertu suppose, comme l'exprime le proverbe étonnant que j'ai plusieurs fois cité, que d'abord on écarte les conséquences (exemple Jean Valjean). Et ce jugement, qui est universel, et qui est mis en lumière dans la célèbre morale de Kant (être honnête par intérêt, ce n'est pas être honnête), devient quelquefois tout à fait clair par ceci que la vérité en question n'est pas douteuse, et que seulement on regarde à côté. Jean Valjean, c'est moi, ce n'est pas lui. Le dépôt. Je réfléchis honnêtement, en pensant aux conséquences, et même sans trop penser à moi. Mais enfin c'est délibérer sur ce qui n'est pas à toi. Ces lumières gênantes viennent de l'esprit. Un jugement termine tout <sup>1</sup>.

Nous avons entendu Protagoras ; il nous a paru profondément immoral. C'est que c'est le jugement qui est en cause. On peut imiter les autres quant aux actions, quant aux traditions, quant aux maximes. Mais pour le jugement intime, il n'est pas permis d'imiter, cela n'a même pas de sens. Être esprit, c'est se séparer des hommes en vue de les retrouver. C'est donc bien la libre pensée qui résiste (le *Canard Sauvage* d'Ibsen). Ainsi la sagesse (socratique) avec toute la modestie possible, et quand ce ne serait que par le doute, est la reine des vertus. Sans elle il n'y a pas de vertu intérieure. Il n'y a qu'opinion et semblant. L'examen de conscience est une opération intellectuelle, une lumière.

Un homme scrupuleux veut être éclairé. Selon une vieille expression : éclairer sa religion. Cela me fait penser que toute la religion sans doute est dans le courageux examen ; c'est la conscience morale qui porte tout l'édifice religieux quel qu'il soit. Cela je le montrerai. Mais à présent, après avoir confronté les semblants avec les jugements, je continue à comparer les vertus extérieures aux intérieures.

Le courage doit être jugé. Qui saura si c'est colère, orgueil, intérêt ? J'ai déjà jugé d'étranges opinions sur l'énergie. Foch faisant une scène à Joffre, énergie certes, genre de courage. Je n'ai pas à juger les autres ; mais j'ai à me juger moi-même. Quand je m'indigne, quand je discute selon mon propre intérêt, pour ma puissance, pour ma place, je sens très bien la part du désir, de l'orgueil (genre de colère), de l'humiliation. C'est encore l'animal qui me mène. La pensée devrait ici modérer, bien loin d'exciter. Je connais ce genre d'énergie ; je ne le méprise point, mais je ne l'admire point. Au contraire, quand l'animal s'oppose à l'action, je sais que je dois le conduire, le forcer, et même l'apaiser. C'est un peu plus difficile que de conquérir un pouvoir poli-

<sup>1</sup> « Marquise si mon visage... » Le fier Corneille. La griffe du lion. Mais ce sont des semblants. Cela est vil, dit Hello. Le regard porté où il faut, tout est dit. Foch toujours impatient de se battre. Semblant. Ce n'est pas lui qui se bat. Ce genre d'enquête est redoutable. Mais il montre aussi que les semblants ont une incroyable puissance. Nous retrouvons le pragmatisme ; car cette pensée n'est pas avantageuse ; elle affaiblit la troupe. La négation de tous ces semblants marque l'opposition de la foule et de l'individu, le retour à soi. Le conflit entre la Morale Sociale et la Morale est tout entier là.

tique, de le garder. La *valeur*, si bien nommée, consiste à vaincre l'intérêt et la peur. Je n'ai pas peur d'un pouvoir administratif qui menace. Mais que peut-il ? Il serait ridicule de parler ici de vertu. Mais j'ai peur d'un obus. C'est alors qu'il s'agit de vertu ; et ce n'est pas facile. Si l'ivresse (quel que soit le genre), c'est plus facile. Si j'ignore le danger, c'est plus facile. Remarquez que les actes ne changent pas beaucoup. On est tenu. On ne sait où aller. Mais c'est alors l'équilibre intérieur, la possession de soi, le bon gouvernement de soi, qui mérite le nom de courage. Prendre son parti, ne plus écouter les réclama-tions (séditions) de la partie inférieure, voilà le courage. Et chacun est seul juge de soi.

Pour la tempérance (plaisir) il en est de même. Savoir si on sera vaincu ou non par le désir. Il y a le désir d'ivresse, d'oubli, d'insouciance. Il y a tous les genres de gourmandise. Il y a la paresse (sommeil, repos, jeu). Or regardez, la tempérance ne se mesure pas aux actions. Il n'est pas mal d'aimer à bien manger, à danser, à voyager, à se distraire, à se reposer, à dormir. Il y a même vertu si je consens. La tempérance véritable consiste à gouverner ces choses, à s'en passer, à y mettre fin au commandement (se lever, se mettre au travail, etc. La mise en train). Et il y a des semblants : Argan, tempérant par peur.

Pour la justice enfin j'ai déjà à plusieurs reprises éclairé cette vertu. Pour une part elle est sagesse, c'est-à-dire jugement impartial sur un droit non contesté, un gain en Bourse ou au jeu, un prix, une dépense. Remarquez qu'on n'est pas tenu de tout savoir. Ce qui importe, c'est la bonne foi ; c'est de s'éclairer autant qu'on peut ; souvent on arrivera à un simple doute, qui détournera de certaines affaires. Ici, comme j'ai montré, le courage intellectuel n'est pas peu de choses. (Par exemple, le sophisme : faire travailler l'ouvrier - ou bien : ils sont heureux ; ils ne manquent de rien ; ils mangent du poulet, etc.) J'avoue que la clairvoyance est difficile ; l'édifice économique semble fait pour apaiser nos scrupules ; tous les ressorts en sont cachés. Il faut vouloir s'instruire et vouloir comprendre. Et de cela je suis seul juge ; qui saura si je fais vraiment attention ? Qui le saura si ce n'est moi ?

Cela étant supposé, il s'agit alors de savoir si c'est le jugement qui va l'emporter, ou si la cupidité, l'avidité, le désir, l'ambition, l'avarice, mouvements de thorax et de ventre, mouvements animaux (le voleur), vont l'emporter. Je rappelle le mot de Platon qui fonde cette morale tout intérieure, ce « salut » de l'âme, idée amplement développée par la révolution chrétienne contre les pharisiens, sépulcres blanchis. Religion intérieure. Lutte contre les désirs et les passions ; lutte de principe, et selon la force même des désirs et des passions. A chacun de connaître son point faible. Un tel pourra être prier, un tel autre non ; car sous le prétexte de charité, d'amour de l'ordre, il apercevra les passions du tyran (Charles Quint). Les fameux jansénistes étaient habiles à découvrir ainsi les traces des désirs profanes, par exemple une sorte d'amour inférieur dans la charité l'orgueil dans la vertu, l'emportement dans l'amour de la vérité. Un homme qui s'oriente par là arrive à se détourner de beaucoup de soins. Il dit que cela est contraire au salut ; mais il faut bien l'entendre. Est-on capable d'être éloquent sans vanité ? Si non, il faut quitter l'éloquence. Ce qu'il y a de mauvais en elle, c'est qu'elle me plaît trop. Quitter les affaires, car je m'attache trop à l'argent. Remarquez qu'un tel homme (c'est le saint) ne juge pas les autres. On peut être général, banquier, marchand, juge, et même bourreau (Spinoza - l'homme frappe). Heureux ceux qui peuvent

l'être (voir Platon). Ainsi il faut comprendre le solitaire par la force même des passions.

J'ai parlé du Janséniste, et sans considérer beaucoup la religion même qui est accessoire. Car, en somme, il n'y aurait point de dieu, que... C'est la position de Platon, peut-être unique dans le monde des esprits : le Janséniste sans Dieu. Que Dieu n'intervienne pas, cela rend notre position plus difficile encore (le mythe de Er). Personne ne peut nous pardonner. Par opposition, l'Église comme puissance sociale <sup>1</sup>. Le Jésuite : l'ordre social est de Dieu, les pouvoirs aussi. Vertu tempérée par la commune opinion. On renonce à se juger. On s'en rapporte à l'autre. On vit selon le siècle, selon le métier et la fonction, selon les exemples honorés, selon le juste milieu. On ne cherche point une perfection impossible. On fait taire sa propre conscience. Il est trop difficile d'être platonicien ; il est trop agréable d'être aristotélicien <sup>2</sup>.

Ici Protagoras revient, disant qu'il ne faut point tant chercher. Ici la morale sociologique qui prend comme maxime qu'il faut servir. Mais évidemment cela ne suffit pas. Par exemple, le droit existant est quelque chose ; mais il se corrompt sans le sel du scrupule. Je fais comme les autres ; mais cela ne résout rien ; car ils agissent peut être bien ; mais, en les imitant, je puis faire mal.

Telle est l'opposition éternelle entre la conscience morale et la commune moralité. Le scrupule constant est une position inhumaine (Thébaïde - cette vie-ci n'a plus de sens), position honorable et honorée. Au rebours la vie selon la coutume et l'opinion formerait des monstres non moins inhumains : esclavage, torture, guerre, inégalités, misère, sans compter la torpeur de l'esprit, c'est-à-dire tous les genres de superstition, les castes et le formalisme. Nous vivons selon les deux, gardant plus ou moins intact le jugement de nous-mêmes selon notre propre conscience - c'est le sel -, alternativement et en quelque sorte par pulsations, janséniste, jésuite, tantôt platonicien, tantôt aristotélicien. Ceux qui ont des passions vives en viennent à Protagoras, s'ils ne refusent comme Platon.

<sup>1</sup> Le curé Bonnet (Balzac, *Le Curé de village*). Miséricorde divine. Optimisme.

<sup>2</sup> Aristote fatigué de Platon. *Le plaisir*.

Esquisses d'Alain

2. La conscience morale (1930-1931)

## *Seizième leçon*

---

# LA RELIGION SECRÈTE

**3 mars 1931**

[Retour à la table des matières](#)

J'ai décrit la conscience de soi, non pas tout le domaine de la moralité : le droit, les mœurs, la civilisation, plutôt la moralité secrète et ses drames. Je dois maintenant développer à partir de là la religion secrète, qui ne dépend ni de rites, ni de cérémonies, ni de théologie. Le christianisme est une révolution étonnante où l'on trouve de tout, une règle d'action et même de pensée, une conciliation des pouvoirs, le spirituel et le temporel, et même souvent une confusion. Mais d'un autre côté c'est une pensée continue, une réflexion suivie sur le péché, la tentation, le repentir, la pénitence, la récompense. Cette pensée, toujours menacée par la politique (il faut des règles, les actions importent, les institutions importent), néanmoins s'est sauvée comme mystique. Je n'examine point les révélations des mystiques. Je m'en tiens à la conscience morale ; et prenant Kant pour guide principal (la religion selon la Raison), mais considérant aussi ce qu'il y a de neuf dans l'idée morale chrétienne, je voudrais montrer comment les trois vertus modernes, Foi, Espérance, Charité, sont nées de la conscience morale même. Ces vertus n'ajoutent pas de terme à la belle série des quatre vertus antiques, mais elles les complètent toutes par une réflexion sur ce que l'on doit croire, c'est-à-dire sur un genre de connaissances que la volonté doit soutenir.

La volonté doit se soutenir elle-même. Ici nous retrouvons qu'il y a du vrai dans le mouvement pragmatiste, fort comme nous allons le voir dans son principe, mais toujours disposé à envahir le domaine de la connaissance proprement dite. J'indique seulement ce qu'il faut opposer au pragmatisme comme scepticisme de Pilate. Toute action, toute organisation, toute vertu en œuvre suppose une connaissance exacte des choses sur lesquelles ou par lesquelles on agit. Il n'y a pas ici à ruser. Triompher de la nature *en lui obéissant*, et d'abord en faisant une enquête exacte et rigoureuse, sans chercher l'illusion favorable. Exemple Napoléon : « je me défie de ce qui me plaît ». Pétain : « Ne cherchez pas à me faire plaisir. » Il ne sert pas de se tromper sur la largeur d'un fossé, sur la puissance de l'armement. (je tire quand même. Nos 75 feront tout sauter.) Les choses prennent aussitôt leur revanche. L'industrie répond au pragmatisme. C'est la vérité de la chose qui est utile. En double sens : vérité de méthode (comprendre), vérité d'expérience (constater). Je n'insiste pas, ce n'est pas mon sujet. Mais je remarque qu'il y a quelque chose de saisissant dans le pragmatisme militaire et même politique ; toutes choses bien connues, il vaut mieux croire (qu'on passera, qu'on passera la crise, qu'on guérira). La foi ne remue pas les montagnes, mais il faut la foi pour inventer, percer, voler, réformer. Toutes connaissances positives mises à part (il vaut mieux connaître exactement...), la foi en soi-même est une précieuse condition, qui ne se prouve pas, qui ne se commande pas, qui ne dépend ni d'un raisonnement ; ni d'une constatation, mais de la volonté elle-même, disons mieux, c'est la volonté même. Avoir de la volonté, savoir vouloir, persévérer, ne pas se laisser abattre, c'est toujours croire en soi. C'est cette foi pure, qui n'a d'objet qu'elle-même, qui veut l'adhésion libre et volontaire, que je veux maintenant décrire. Il n'y a point d'autre manière de résoudre l'éternel problème de la liberté.

## La Foi

Ici Kant est le maître. Mais cette idée de la liberté doit être considérée toujours de nouveau d'après ces vues nouvelles ; car la pente de l'esprit va au déterminisme, qui est le fatalisme réfléchi. Et voici d'abord ce qu'il est utile de se dire. Des preuves ou bien partent d'une hypothèse (géométrie) ou bien conduisent à constater quelque chose qui existe. A partir d'une hypothèse on arriverait à prouver la liberté par des enchaînements nécessaires ; on arriverait à prouver à l'homme qu'il est libre, soit qu'il le veuille, ou non, ce qui est absurde. Dans le fait on n'arrive jamais à prouver qu'une liberté nécessaire, comme dans Spinoza et même Leibniz (le Rubicon), une liberté qui est une pièce déterminée d'un mécanisme déterminé. La conscience morale repousse ce genre de prédestination. Car à quoi bon ? je serai ce que je puis être. J'exercerai sur moi, sur les autres, sur les choses, la puissance que je ne puis pas ne pas exercer. Assurément cette liberté prouvée n'est pas ce que veut la conscience morale. Elle veut la liberté qui n'est nullement une chose existante et que l'on pourrait constater. Remarquez le ridicule de vouloir constater une volonté libre. Je vais voir si je veux. Mais la conscience morale ne se laisse pas égarer. Il ne s'agit pas de constater, mais de vouloir et de faire (exemple : tempérance, courage, justice, sagesse). Aucune vertu n'est vertu sans cette vertu des vertus, croire qu'il n'est pas vain de vouloir et qu'il n'est pas permis

de penser qu'il est vain de vouloir. Comme je disais, ce n'est que vouloir. Et la faute qui est dans toutes les fautes, c'est ce manque de courage, ce manque de foi. Et dire qu'il faut croire ici sans preuve, c'est la même chose que de dire : il faut vouloir. La volonté se soutient elle-même ; elle le doit. Le premier devoir, disait Renouvier, est de croire au devoir. Disons que la condition première de la conscience morale est de croire que l'homme peut agir et faire son destin, *se sauver*. Toutes nos analyses nous conduisaient là. Être tempérant, courageux, etc., c'est se gouverner, c'est vouloir et non s'abandonner (par exemple, la paresse). Il ne faut pas attendre la guérison, il faut la vouloir. Si la vertu était un produit comme le sucre et le vitriol, il n'y aurait plus de vertu.

Cette vertu des vertus, je la nomme foi, parce que comme j'ai montré, c'est là le sens ordinaire, populaire du mot. Et il est assez clair que celui qui n'a pas foi en soi n'a foi en rien. Bien distinguer ici la foi d'avec la croyance. La croyance a pour objet un fait, une réalité, quelque chose qu'on ne peut pas changer. Et il est très remarquable qu'une croyance naïve en un Dieu absolument déterminé conduit à un fatalisme (« C'est écrit... Dieu le sait... Ce que Dieu voudra... ») ; ce qui est proprement impie, et cette impiété menace toujours la religion. Il faudra examiner en quel sens l'idée de Dieu peut s'accorder avec la foi en soi. Problème théologique. Mais sans subtilité, nous trouverons ici plus d'une lumière.

## L'ESPÉRANCE

À la rigueur on peut se passer d'espérance. Fais ce que dois, *advienne que pourra*. Ou, comme disaient les Stoïciens, aux dieux le reste. Cet ordre est ce qui importe. « Quand tout serait livré aux atomes, dit Marc Aurèle, qu'attends-tu pour mettre l'ordre en toi » ? je crois que toute lumière sur la théologie selon la raison dépend de cet ordre de nos devoirs. Il faut premièrement vouloir sans condition, et quand même nous ne saurions pas si ce vouloir passera dans le monde. Se demander si on réussira, si on peut réussir, c'est déjà faiblesse ; c'est trouver une excuse. Vous voyez ici paraître le Dieu de puissance qui ne peut être le Dieu des bonnes volontés ; car s'il l'a voulu ce sera, que je veuille ou non ; sinon, non, que je veuille ou non. Il faut alors revenir à la foi pure, rapport de la conscience avec elle-même, et toujours partir de là. Il y a idolâtrie, comme je disais, qui menace toujours. Mais aussi la mystérieuse religion des modernes, en élevant au carrefour le divin pendu, sait bien nous rappeler que le destin de Dieu n'est pas d'abord de réussir. Laissez ce chemin, l'autre s'ouvre, qui est celui des Oracles. Que veut le monde ? Par un secret rapport entre l'abandon de soi et les passions, cette croyance est bientôt irritée, et va à la guerre sainte, comme le mahométisme le fait voir. Alors que dois-je espérer ? Revenons à la source. La volonté porte toute sur elle-même ; vouloir de *bonne* foi (puissante expression), telle est la racine de tout devoir. Maintenant la volonté n'est jamais nue et vide ; il s'agit tout au moins de mettre la paix en son propre être, lequel à bien regarder serait aussi effrayant que le monde. Il faut oser ; cela fait partie du vouloir. Ainsi l'espérance, vertu neuve, n'est point du tout, pas plus que la volonté, une chose

que l'on chercherait en soi ; l'espérance est toute voulue. L'espérance fait partie du devoir. On n'a pas le droit de croire que la volonté ne trouvera pas passage. Exemple l'hérédité. Il faut vouloir et espérer. Une volonté qui doute de sa propre efficacité, ce n'est qu'un déguisement de lâcheté. Ici apparaît ce qu'il y a de vrai dans l'étrange pragmatisme d'un Foch. Mais ici il faut redoubler d'attention. Cela ne veut pas dire qu'il suffira de vouloir pour faire. Ce serait nier la puissance des obstacles et celle des moyens. L'espérance doit revenir à sa source ; elle est de volonté ; elle concerne seulement la volonté. Le miracle de la foi et de l'espérance, c'est que la volonté se soutienne elle-même ; cela c'est le fond de l'art de vouloir ; c'en est le principe ; et bien loin de rendre l'esprit paresseux, le principe du vouloir et de l'espérance a pour premier effet (de même que le désespoir rend d'abord l'esprit paresseux) de rendre l'esprit confiant, de le porter à observer la situation réelle, et à mesurer les moyens d'après l'obstacle. Le premier effet d'une volonté forte, et qui ne désespère jamais, qui jure d'abord de ne jamais désespérer, c'est de restituer la connaissance positive malgré les jeux de l'imagination. Par exemple, la même volonté qui me défend de prendre hérédité pour fatalité est ce qui me donne le courage de vaincre une idole imaginaire, un destin écrit dans les mains, dans les tissus, dans le cerveau. Nous n'en savons point tant. Ce qui est héréditaire, c'est la structure ; ce n'est pas parce que l'homme a les mains fortes, qu'il tuera ; il peut sauver aussi bien. Il faut regarder comme Darwin ; les conditions de vie ne dépendent pas seulement de la structure, mais des circonstances, que le moindre mouvement change aussitôt. Action et réaction mouvante. Sans compter que le monde n'est nullement fait, ce qui veut dire fini ; après une chose une autre, à côté d'une cause une autre, un monde après un monde. Ici revient Leibniz, qui n'a pas de mal à prouver qu'un Dieu infini calcule éternellement sans aucune faute un monde infini (le Rubicon). Mais l'espérance ici revient à sa source, le vouloir, et nie cela, qui n'est que dialectique abstraite, abus de connaissance, retour mortel de l'esprit contre l'esprit, ou pour mieux dire de l'esprit objet contre l'esprit vivant. Si Dieu est, Dieu est de volonté (Descartes l'avait dit), Dieu est source de liberté, Dieu est grâce premièrement. Maintenant Dieu est-il nature ? C'est secondaire ; et cette autre vue de l'espérance doit être subordonnée à la première ; car l'espérance est premièrement de volonté, non de fait ; et si la volonté trouve un secours dans la nature, ce ne peut être le secours d'une chose faite, qui annulerait la volonté, mais un accord par l'intérieur entre la nature et la bonne volonté. Ici se trouve un mystère, mais qu'il est défendu d'épaissir pour accabler. Au fond il ne s'agit que de vouloir au lieu d'interroger le monde ; car c'est folie de penser qu'il sera le même soit que l'on veuille, soit que non. C'est toujours la même faute, de chercher la volonté comme un fait, comme chose faite, au lieu de faire. Et l'intelligence est paresseuse si elle se contente de cela, comme j'ai montré. C'est pourquoi j'avais insisté beaucoup sur cette doctrine de Lagneau : l'esprit connaissance se connaît comme liberté et ne peut tout réduire à la nécessité.

Une partie de l'espérance est de croire en Dieu ; une autre de croire en une autre vie, c'est-à-dire nier la mort. Encore une fois revenons à la source ; même devant la mort imminente on n'a pas le droit de s'abandonner ; mais il faut vivre et agir comme si l'on était immortel. (Socrate apprenant à jouer de la lyre. Le plus beau mot d'un homme, disait Flaubert.) Or ici encore il faut se garder d'idolâtrie, c'est-à-dire d'une connaissance imaginaire. L'héroïsme est la vraie doctrine de l'immortalité. Ne pas mourir avant d'être mort. Pour le reste,

il est permis de *s'enchanter*, comme disait Socrate. Et Kant a répété après lui que l'assurance d'une vie future n'est pas ce qui fonde le devoir. C'est bien plutôt le contraire. Au reste concevez un genre de récompense qui déshonore (la bonne sœur), mais ce n'est point la doctrine. Il suffira de ces remarques. Il y a un ordre

1° Être libre (catégorique)

2° Croire que la volonté sera efficace, tout examiné. Il faut mériter de croire en Dieu ; mériter de se croire immortel.

## LA CHARITÉ

Je joins la charité aux deux autres vertus ; il m'apparaît que la commune pensée (pensée humaine) s'est montrée plus clairvoyante ici que les philosophes. Kant, les trois postulats. Il n'y en a que deux : la liberté, et Dieu, c'est-à-dire l'accord de la bonne volonté avec la nature des choses, piété envers le monde <sup>1</sup>. Le troisième est la suite des deux autres. Il n'importe pas moins pour le régime normal de la volonté. Car toutes nos actions intéressent les hommes, produisent leurs effets parmi les hommes et par les hommes. Or remarquez que la nature n'est pas perfide (Hamelin). Les lois sont comme une Providence, la seule juste au fond (Platon). Mais les hommes sont terribles ; ils font manquer toutes nos bonnes volontés. Un pardon est mal pris. Un don aussi (Tolstoï). La liberté ? Ils en abusent. La confiance ? Ils volent. La bonté ? Ils sont insolents. Donnez-leur l'usine, ils gâtent tout. Causes ? L'ignorance. Soit. Mais la crédulité, les passions, la légèreté et frivolité, voilà ce que même le savoir et la culture ne peuvent pas guérir. L'exemple de l'élite est effrayant (La Bourse etc.). Et puis il y a des natures épaisses, un cuir impénétrable. Ce Jean Valjean, forçat libéré, est un homme farouche, fort et prompt, rusé, défiant. Très bien. Cette Misanthropie est ordinaire. Il faudrait... Que faudrait-il ? Il faudrait des semblables. Il faut faire des semblables. Or ici nous retrouvons la condition de la volonté, mais chose remarquable, multipliée, plus impérieuse encore par ce que l'objet, la chose humaine, a de changeant, de capricieux, de contrariant. Nous ne sommes plus en présence d'un univers aveugle et sourd (fidèle seulement fidèle !). L'univers humain nous guette, nous voit venir, voit venir le moraliste, se ferme, s'alarme, se blesse, se durcit, souvent par la bonne intention même. Qui ne voit dans cet obstacle une chose sublime, la prétention d'être libre, de ne pas subir même le bienfait, même la justice, d'être traité en égal. La question ouvrière est toute là. Un salaire sera injuste tant qu'il sera fixé par l'employeur. La résistance ici est ressource ; et c'est la difficulté qui doit donner espoir. Réfléchissons un peu à ceci, que, si l'homme devient meilleur, c'est, selon nos principes mêmes, par sa propre action sur lui-même, par sa propre liberté qu'il le deviendra. Mais comment savoir ? Comment même essayer si l'on n'est pas sûr de réussir ? Il faut essayer de toutes ses forces ; il faut vouloir essayer. Il faut croire en l'homme ; sans preuves ; on

<sup>1</sup> Seulement esthétique. « Sois pieux devant le jour qui se lève ! » (*J. Christophe*).



n'aura les preuves que si d'abord on croit. Voilà une formule théologique. Ce que je veux, c'est faire apercevoir dans des formules de ce genre un contenu positif. Il faut faire société avec l'homme. Qu'est-ce que l'homme ? Quant à la valeur je ne connais qu'un homme. Il n'est pas admirable ; mais en cela il n'est pas homme, il est animal. Je me crois un homme si je me crois capable de me gouverner selon les vertus, le vouloir. De l'autre, en face, que croire ? Animal ou homme ? Comme je disais, il est aisé de comprendre que si je le traite en animal... C'est pourquoi le misanthrope a toujours raison. Et disons même qu'on observe dans l'homme, et jusque dans l'enfant, une attention admirable à n'être point meilleur qu'on ne le croit. Si je le traite en voleur ou en menteur ou en paresseux, croyez-vous qu'il ne se jugera pas en droit de vous traiter comme vous le traitez ? La défiance ici est la faute. Il faut croire en lui, le prendre au niveau même où on voudrait qu'il soit. Il faut être sûr de lui, non d'après lui, mais d'après soi. Ce courage qu'il faut aussi en l'amour, comme nous disions, ce courage est la chose la plus rare. Et son vrai nom est charité.

Les anciens (Homère) disaient que les dieux prenaient souvent la forme de pauvres, mendiants, vagabonds. Prenez garde d'offenser quelque dieu que vous n'auriez pas reconnu. J'aime à citer un beau mot des Martyrs qui marque le progrès d'une religion à l'autre. Lorsque Eudore, le chrétien, donne son manteau... « Vous avez sans doute cru que c'était un dieu ? -Non, dit Eudore, j'ai cru que c'était un homme. »

Revenons à notre Jean Valjean que nous avons laissé errant, disputant son gîte à un chien etc. Il arrive chez l'évêque dont la porte n'est jamais fermée. Or dans cette soirée à jamais mémorable, je remarque d'abord que l'évêque dans la conversation ne cherche point du tout à savoir qui il est. Merveilleuse politesse. Les anciens déjà : d'abord mange et bois... Crainte d'offenser. Ensuite l'évêque ne se donne point comme évêque, comme supérieur. Selon mon opinion il n'en a point l'idée. Quelle idée en un homme de se croire supérieur à un homme. D'où une belle égalité, sans aucune faute. Et cela est très difficile. Mais qu'espérer d'un siège de président, de docteur, de redresseur ? Le jugement revient, comme Eudore disait, à reconnaître mon semblable, l'homme. La suite s'entend d'elle-même. *Il* prend l'argenterie, il s'en va. *Il* revient avec accompagnement de gendarmes. « Vous n'avez donc pas dit que je vous les avais donnés, donné aussi les candélabres. » Tout cela affirmé tranquillement comme devant être ; cela revient à dire encore c'est mon semblable ; et il n'est pas difficile de le dire ce qui est difficile, c'est de le bien dire ; on ne peut le bien dire que si on le croit. On sait la suite. On dira que c'est un roman. Sans doute cela pouvait ne pas réussir. Mais supposons un doute dans l'évêque, aussitôt il agissait autrement ; il se défiait ; il n'essayait pas. Est-ce vouloir ?

Maintenant pour marquer ce que je crois important, je remarque un mot de prêtre. « Souviens-toi que tu m'as juré d'être un honnête homme ». Ce mot est inutile et même imprudent ; c'est vouloir engager l'homme ; c'est ne pas attendre qu'il s'engage de lui-même. *Voilà* comment l'esprit directeur gâte souvent ce qu'il fait. L'homme est ainsi fait que la moindre tentative de forcer risque de l'irriter, de le détourner, au fond de lui faire oublier sa propre puissance libre, inviolable, indomptable, qu'il s'agit justement d'éveiller. C'est ainsi qu'il faut l'aimer. *Il* n'y a rien d'aimable en lui que cela même. La seule valeur en lui c'est cela même qui refuse direction et même conseil. Cet animal pensant est

difficile. Mais qui le voudrait autre ? Et quel espoir, si on le pense autre ?  
L'homme est le lieu des miracles.

*Le 3 mars 1931.*

Fin du livre.